

# *La Lettre de l'*

# Association des Professeurs de Lettres

n°9 – juillet 2023

## SOMMAIRE

À Evelyn Girard, <i>in memoriam</i> (R. Vignest)	p. 2
<b>Vie de l'association</b>	p. 4
<b>Articles</b>	
Les femmes dans la rue : Tite-Live, XXXIV, 1-II (E. Girard et G. Wachtel)	p. 6
Cléopâtre (E. Girard)	p. 9
Vous avez dit « selfie » ? (E. Girard)	p. 15
Un éclairage sur la <i>Phædra</i> de Sénèque (E. Girard)	p. 20
<b>La chronique de Guy Talon :</b>	
Monsieur Renan (1823-1892)	p. 24
<b>La chronique du faussaire :</b>	
Les Perses (F. Bourdil)	p. 26
<b>Comptes rendus</b> (E. Girard)	p. 37
<b>Adhésion/réadhésion</b>	p. 41

**À Evelyn Girard**  
**(29 octobre 1924 — 7 juin 2023)**  
*in memoriam*<sup>1</sup>

Pour saluer Evelyn, j'avais d'abord pensé lire quelques vers de Vigny, qu'elle aimait, ou avait aimé. Quelqu'un qui m'est proche m'objecta que, du Vigny, c'était trop grave pour Evelyn, en qui jamais rien ne pesait, trop grave pour son regard pétillant, trop triste aussi pour célébrer le cours d'une si belle vie, continûment savourée et qui s'achève si doucement en un terme si enviable.

Alors j'ai pensé à elle.

J'ai pensé aux pivoinés de Bagatelle, à l'exposition d'orchidées dans la grande serre du Jardin des Plantes, à la garrigue, près du village de Georgette, au musée Rodin et à l'exposition sur la naissance du gothique à Cluny, au parc Monceau, aux façades parisiennes ; et aux nombreux déjeuners partagés. Promenades et déjeuners. Percevoir et parler. Le monde et les autres. Evelyn avait au monde un rapport profondément charnel ; elle avait un solide coup de fourchette, préférait la sculpture à la peinture, pratiquait la randonnée, qui est une manière d'embrasser la nature ou de se laisser embrasser par elle. Elle était aussi un animal social et aimait à rappeler qu'elle avait besoin de ses semblables. Elle aimait les étudier, avec une curiosité bienveillante, qui développa chez elle une grande ouverture d'esprit ; elle avait une fine connaissance des gens et pour eux une attention discrète et gratuite. En Parisienne qu'elle était, elle ne laissait pas de deviser avec le premier venu, dans un commerce ou à l'arrêt d'un bus.

Ne nous y trompons pas, cette générosité légère n'est que le fait des personnalités fortes, jamais impérieuses (« Je n'ai pas d'égo », disait-elle, entendant par là ce que les moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle appelait *concupiscence*), mais incoercibles, irréductiblement elles-mêmes. Rien ne l'illustre davantage que ce qu'elle me dit un jour des chats, élégants en toutes circonstances, même quand ils font leurs besoins, mais qui surtout « n'obéissent pas ». Et certes elle n'était pas obéissante. Toute petite, sa mère, s'agaçant à lui apprendre à écrire avec des cubes, avait quitté la partie en déclarant : « Ma fille est bête ! » ; de retour à la table de travail, elle découvrit ce mot, qu'Evelyn avait composé avec ses cubes : « Maman est bête. » Au reste, elle considérait que le mauvais caractère était « le meilleur des anti-dépresseurs » et — passez-moi le terme, puisqu'est le sien — n'entendait pas se laisser *emmerder*. Car elle avait la gouaille goguenarde du Parisien, son esprit d'indépendance aussi, à quoi elle attribuait le choix, souvent incompris des provinciaux, de rester locataire, qui lui faisait dire aussi que « l'argent, c'est fait pour être claqué ». Et c'est cette même indépendance irréductible, le refus orwellien de dire que deux et deux font cinq, qui l'amena, avec toute sa classe d'hypokhâgneuses, à arborer en cours l'étoile jaune sur sa robe. N'oublions pas la leçon d'Horace : c'est la même fermeté d'âme, le fait d'être irréductiblement soi-même, qui lui faisait distiller sa prune comme au poète de Venouse filtrer son vin, ou me reprocher la cuisson de son œuf à la coque — *tenacem propositi virum*...

Au message par lequel je lui avais appris son décès, Jean-Noël Laurenti répondit : « Une mort de philosophe à l'antique. » De fait, elle a vécu en philosophe et penser à elle me fait l'effet de lire une page de Montaigne. Il y a dix ans environ, lors d'une réunion du comité de lecture, comme *Ovide et la mort* de Xavier Darcos figurait parmi les livres à recenser, elle demanda le volume, pour se préparer à ce qui ne manquerait pas de lui arriver bientôt. Ces dernières années, si elle avait oublié l'après-midi ce qu'elle avait fait dans la matinée, elle n'oubliait pas Sénèque et devisait

---

<sup>1</sup> Transcription de l'hommage prononcé aux obsèques d'Evelyn Girard, au matin du jeudi 15 juin 2023, à Paris.

d'Homère à la veille de sa mort. Elle oubliait qu'elle avait vu Sylvie et Jeannine la veille, mais elle rayonnait aussitôt qu'elle les voyait. Elle ne savait pas le nom de ses voisines, mais elle les entretenait avec alacrité. Elle avait oublié le temps, qui passe pour vivre dans l'éternité, celle de l'esprit et celle de l'instant.

Aussi est-ce sur ses mots que je voudrais conclure. Notre ami Pierre Lacroix, apprenant sa mort, s'est rappelé la recension qu'elle consacra, en 2016, à l'*Hélène* de Yannis Ritsos<sup>1</sup>. Soulignant d'abord qu'« un éditeur dont le sigle (EO) s'adornait de cette devise "*sua quemque voluptas trahit*" ne peut qu'attirer le lecteur ! », elle terminait ainsi :

La vieille Hélène veut pourtant partager avec son visiteur son secret le plus précieux, son unique trésor. Cet unique trésor, bien gardé et jamais trahi, c'est le souvenir de l'amour, de l'intimité charnelle de l'amour : « Ils étaient beaux, avec leurs grands corps puissants comme des fleuves bouillonnants (...) ; je les aimais vraiment comme si je les avais moi-même enfantés. » Et même ces souvenirs « ne sont plus troublants » ; mais au-delà d'eux « un seul retient encore un souffle qui le parcourt, il respire ». C'est le souvenir du soir où Hélène est montée seule sur les murs de Troie, « belle, inatteignable, comme immatérielle, moi qui n'appartiens à personne, moi qui n'ai besoin de personne, comme si j'étais (moi, l'indépendante) l'amour tout entier ». Elle a une fleur dans les cheveux, une autre entre les seins, la troisième à ses lèvres « qui cache le sourire de la liberté ». C'est cette « quatrième dimension », cet « autre versant », c'est cela qu'Hélène a atteint et c'est à cette élévation de la pensée que le poète nous convie.

Pierre eut raison d'ajouter : « Que de délicates choses d'Evelyn Girard dites en quelques phrases... »

Romain Vignest

---

1. On lira l'intégralité de ce compte rendu *infra*, p. 37.

## MOTION

### sur les atteintes à la liberté d'expression de deux professeurs

Le Bureau de l'Association des Professeurs de Lettres condamne avec la plus grande fermeté l'atteinte inacceptable faite à la liberté d'expression de deux collègues de philosophie et constate avec une vive inquiétude, certains de ses adhérents en ayant également été victimes, la multiplication, ces dernières années, de pareilles mesures d'intimidation.

Qu'un ministre s'effarouche de ce qu'il tient pour de l'« outrance », comme les dévots s'offusquaient des pamphlets de Voltaire ou le parti de l'ordre des discours de Hugo, n'importe en rien ; au contraire, ces cris d'orfraie manifestent, face au retour du dogmatisme le plus cru et de la tartufferie la plus fieffée, l'urgence d'une parole affranchie, voire subversive.

Que les professeurs anathématisés se soient prévalu de leur qualité ne change rien à l'affaire, ou plutôt leur qualité leur faisait justement l'impérieux devoir de dire ce que la raison leur dictait avec l'indignation qu'elle leur inspirait. Aussi l'APLettres leur témoigne-t-elle sa sympathie républicaine et son soutien confraternel.

Paris, le samedi 13 mai 2023

## MOTION

### sur la réforme du Lycée professionnel 2023

Le Bureau de l'Association des Professeurs de Lettres a pris connaissance avec consternation de la réforme du Lycée professionnel, telle que l'a annoncée le Président de la République le 4 mai au lycée Palissy de Saintes, et de ses « douze mesures pour faire du Lycée professionnel un choix d'avenir pour les jeunes et les entreprises ».

Bien qu'aucun des acteurs de la formation professionnelle ne soit favorable à l'augmentation de 50% des périodes de stages en entreprises, le Président de la République s'obstine à vouloir l'imposer en Terminale Bac pro. Pour une réforme qui se prétend concertée, il semble donc que le fait du prince l'emporte sur l'écoute !

Pour organiser cette augmentation des périodes de stage en fin de Terminale Bac pro, il est question d'avancer les épreuves écrites du baccalauréat à mars au lieu de juin. Ainsi, ce qui ne fonctionne pas au Lycée général – la presse s'en est fait largement l'écho – on veut l'imposer au Lycée professionnel ! C'est ubuesque et cela réduirait le temps scolaire de préparation à l'épreuve de lettres du Bac pro à moins de 30 heures.

Qui oserait prétendre qu'on puisse préparer convenablement à l'épreuve du baccalauréat des élèves qui souvent ont beaucoup de difficultés en français en moins de 30 heures de cours ?

Après la Transformation de la Voie Professionnelle (TVP) de Jean-Michel Blanquer en 2018, qui avait déjà réduit le volume d'heures de cours dédié aux lettres en Bac pro, il est donc question de l'amputer encore, au détriment d'élèves qui ont souvent des difficultés dans ce domaine, ainsi qu'en convient lui-même le Président de la République.

Si on regarde l'histoire de la voie professionnelle depuis la création du CAP en 1919 par la loi Astier jusqu'à celle du Baccalauréat professionnel en 1985, elle procède de la volonté de l'État d'offrir aux élèves de LP une formation humaniste et une culture générale qui leur permettent de devenir non seulement des travailleurs qualifiés mais aussi des citoyens éclairés.

En réduisant le volume dévolu à l'enseignement de cette culture générale, les lettres au premier chef, la TVP de 2018 et la réforme de 2023 marchent à reculons. Il s'agit d'un retour délétère au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les écoles professionnelles des entreprises se contentaient de former les jeunes aux gestes professionnels qui leur étaient utiles et au minimum de français, pour qu'ils comprennent ce qu'on attendait d'eux. Pas davantage.

La promotion de l'apprentissage et des écoles de production par le gouvernement s'inscrit d'ailleurs dans cette démarche régressive. C'est le LP qu'on assassine, au détriment des jeunes souvent d'extraction modeste que nous étions fers de former, tant que cela restait encore possible, en leur apportant cette culture

humaniste qui leur fait défaut.

Certes, cette réforme du Lycée professionnel amorcée dans la précipitation par le Président de la République s'inscrit dans un discours performatif où il n'est question que d'agir « pour le bien des élèves ». Mais l'Association des Professeurs de Lettres tient à faire savoir qu'elle n'est dupe ni des pieuses intentions affichées ni des sombres jours qui se préparent pour le LP, et elle adresse tout son soutien aux collègues PLP de lettres.

Paris, le samedi 13 mai 2023

### **Calendrier des réunions 2023-2024**

(les réunions se tiennent, sauf indication contraire, au lycée Henri-IV et commencent à 15h)

Samedi 14 octobre 2023 : Bureau

Samedi 16 décembre 2023 : Comité

Samedi 3 février 2024 : Bureau

Samedi 30 mars 2024 : Comité

Samedi 26 mai 2024 : Bureau (à confirmer)

**Samedi 22 juin 2024 : Assemblée générale**

---

**L'APLETTRES NE VIT QUE DES COTISATIONS DE SES MEMBRES !!!**

**ADHÉREZ ! RÉ-ADHÉREZ ! FAITES ADHÉRER !**

**(NOUVEAUX TARIFS EN DERNIÈRE PAGE)**

**Les femmes dans la rue<sup>1</sup>**  
(Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIV, 1-II)

Evelyn GIRARD  
Georgette WACHTEL

Dans un entretien avec P. Veyne (numéro hors-série M08 081 de la revue *Beaux Arts* consacré aux maîtres du scandale), un journaliste, après avoir déclaré « la liberté d'expression, sans cesse invoquée aujourd'hui, s'affiche comme un concept résolument moderne », lui pose la question suivante : « Aurait-elle été compréhensible pour un homme de l'Antiquité et retrouve-t-on une telle notion à cette époque ? » Voici la réponse de l'historien :

« Quand vous trouvez chez un auteur romain le cas d'un homme parlant avec *libertas*, cela signifie que, défiant toute censure, il disait vraiment ce qu'il pensait. La contestation politique est moins sentie comme une révolte collective qu'un courage individuel. »

Cette réponse nous a remis en mémoire la manifestation politique des femmes en 195 av. J.-C. qui fit scandale. Il est vrai qu'il s'agissait de femmes et non de citoyennes.

Après le désastre de Cannes en 216 av. J.-C., pendant la seconde guerre punique, Rome connaît une grave crise financière. La *loi Oppia*, proposée en 215 par le tribun de la plèbe C. Oppius, décréta la limitation du luxe des femmes en réduisant leur train de vie — ce qu'elles acceptèrent en bonnes patriotes. (Ce fut d'ailleurs la première d'une série de lois somptuaires, dix en deux siècles.) Mais, vingt ans après, en -195, l'afflux des richesses à Rome bouleverse le genre de vie. Sous le consulat de Caton l'Ancien et de Lucius Valerius Flaccus, deux tribuns de la plèbe proposent alors d'abolir cette loi. Autour de cette proposition s'instaure un débat de société qui oppose partisans et adversaires de cette abrogation. C'est alors que les femmes descendent dans la rue et envahissent le forum.

**Tite-Live raconte :**

Partisans et adversaires de la loi se pressaient en foule au Capitole. Les remontrances, la pudeur, les ordres de leur mari, rien ne pouvait empêcher les femmes de sortir de chez elles. Elles bloquaient toutes les rues de la ville et les accès au forum, suppliant les hommes qui se rendaient au forum de souffrir que, maintenant que l'État était florissant et que la fortune des particuliers augmentait de jour en jour, leurs parures d'autrefois fussent aussi rendues aux femmes. La foule des femmes grossissait de jour en jour car il en venait d'autres villes ou d'autres agglomérations. Elles n'hésitaient pas à aborder le prêteur, le consul...mais l'un des consuls, surtout, M. Porcius Caton restait insensible à toutes les prières.

*Histoire romaine*, XXXIV, 1, 1-7.

**Caton prononce alors une violente diatribe contre l'attitude des femmes :**

Ce n'est pas sans honte que je me suis frayé tout à l'heure un chemin au milieu des femmes pour me rendre au forum. Si la dignité ou la pudeur sinon de la foule des femmes, du moins de chacune d'elles en particulier ne m'avait retenu de les faire voir apostrophées par un consul, je leur aurais dit : « Qu'est-ce que cette conduite : courir dehors, assiéger les rues, apostropher des hommes que vous ne connaissez pas ? Cette question même, ne pouviez-vous pas la poser chez vous, chacune à votre mari ?

1. Première parution dans le n°147 de la *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres* (septembre 2013).

Auriez-vous par hasard plus de séduction en public que dans l'intimité ? Pour des hommes que vous ne connaissez pas que pour votre mari ? D'ailleurs, même chez vous, si la pudeur retenait dans les bornes de leurs devoirs les mères de famille, il ne vous aurait pas été convenable de vous occuper de savoir quelles lois sont ici proposées ou abrogées. »

*Histoire romaine, XXXIV, I, 8-10.*

### Texte latin (*Histoire romaine, XXXIV, II-III*) :

*Maiores nostri nullam, ne priuatam quidem rem, agere feminas sine tutore auctore uoluerunt, in manu esse parentium, fratrum, uirorum ; nos, si diis placet, iam etiam rem publicam capessere eas patimur et foro quoque et contionibus et comitiis immisceri. Quid enim nunc aliud per uias et compita faciunt quam rogationem tribunorum plebis suadent, quam legem abrogandam censent ? Date frenos impotenti naturæ et indomito animali et sperate ipsas modum licentiæ facturæ. (...) Omnium rerum libertatem, immo licentiam, si uera uolumus dicere, desiderant. Quid enim si hoc expugnauerint, non temptabunt ? Recensete omnia muliebra iura, quibus licentiam earum adligauerint maiores vestri per quæque eas subiecerint uiris ; quibus omnibus constrictas uix tamen continere potestis. Quid ? si carpere singula et extorquere et exæquari ad extremum uiris patiimini, tolerabiles uobis eas fore creditis ? Extemplo, simul pares esse cœperunt, superiores erunt.*

### Notes :

*In manu, auctore, tutore* : référence à la dépendance juridique de la femme toujours considérée comme mineure.

*Si diis placet* formule vague qui prend ici de la force : « s'il plaît aux dieux », c'est-à-dire « que les dieux me pardonnent » (de dire une chose aussi scandaleuse)

*Compitum, i* : carrefour

*Contiones et comitiis* : le premier terme désigne les assemblées (pas spécialement politiques) qui se tenaient au Capitole, le second les débats qui se tenaient au forum

*Suadere et censere* : termes techniques : « défendre » (un projet de loi), « donner son avis » ; Caton souligne ainsi l'audace des femmes.

*Frenum, i* : frein, bride ; *dare frenum* : lâcher la bride.

*Impotens, is* : effréné, qui ne se maîtrise pas, déchaîné.

*Animal, is* : désigne tout être vivant, une créature.

*Immo* : bien plus.

*Adligare* : enchaîner.

*Per quæque* : = *et per quæ*.

*Constrictus, a, um* : étroitement serré ; apposition à sens concessif à [*eas*] à suppléer d'après la phrase précédente.

*Quid ?* Sorte de mot de transition, marquant ici une opposition : « mais alors »

*Carpere* : sens propre de « cueillir, récolter en cueillant ».

*Singula (iura)* : il s'agit maintenant des droits que revendiquent les femmes.

*Extemplo* : sur-le-champ, immédiatement.

*Simul = simul ac*.

### Traduction proposée :

Nos ancêtres ont voulu que nulle affaire, même privée, ne fût traitée par les femmes sans le secours d'un répondant, qu'elles fussent sous la dépendance de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris ; et nous — que les dieux me pardonnent ! — nous souffrons même désormais qu'elles prennent en main les affaires de l'État, qu'elles s'immiscent aussi au forum dans les assemblées et les comices.

Que font-elles d'autre, en effet, par les rues et les carrefours, que de soutenir le projet de loi de tribuns de la plèbe, que de donner leur approbation à l'abrogation de la loi ? Lâchez les rênes à une nature incapable de se maîtriser, à une créature indomptée et espérez que, d'elles-mêmes elles imposeront une limite à leur licence ! (...) En toutes choses, c'est la liberté, bien plus, si l'on veut dire la vérité, le droit de tout faire, qu'elles réclament. En effet, si elles remportent ce combat, que ne tenteront-elles pas ? Rappelez-vous toutes les lois concernant les femmes par lesquelles vos ancêtres ont enchaîné leur licence et les ont placées sous la dépendance des hommes ; pourtant, malgré toutes ces lois qui les briment vous avez du mal à les contenir. Mais alors si vous les laissez cueillir ces droits un à un, les enlever de force et, à la fin, devenir les égales des hommes, croyez-vous que vous pourrez les supporter ? Sur-le-champ, dès qu'elles auront commencé à être vos égales elles vous seront supérieures.

### **Propositions d'études :**

#### **Grammaire :**

Relever les subordonnées infinitives et analyser l'emploi de leur temps.

Relever les subordonnées hypothétiques et justifier leur mode et leur temps.

Relever les propositions relatives et justifier leur mode et leur temps.

#### **Vocabulaire :**

Étudier le mot *licentia* : de quel verbe vient-il ? Quel est son sens ? Analyser les nuances qu'il prend dans le texte.

### **Quelques pistes pour le commentaire :**

Pourquoi s'intéresser à une loi qui occupe si peu de place chez les historiens ? La modernité nous invite à porter un autre regard sur les textes de l'antiquité et, dans ce cas précis, sur la question des revendications féminines.

Ce discours de Caton est habituellement considéré comme un exemple typique de la mentalité romaine attachée au *mos maiorum* et de son attitude envers les femmes. Notons bien la date de ce discours : 195, c'est-à-dire le tout début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Quel est le statut de la femme romaine, de la matrone à ce moment ? La femme vertueuse et honorable est celle qui s'occupe de la maison, des enfants, des esclaves et a l'obligation de filer la laine, situation jugée enviable d'ailleurs. Un grand exemple, à cette époque, celui de Cornelia (née en 189) future mère des Gracques : montrant ses enfants à une femme riche qui lui faisait admirer ses bijoux elle répliqua : « Ce sont là mes bijoux. » Dans le droit romain du II<sup>e</sup> siècle, donc, la femme reste toujours mineure ; c'est un être inférieur, privé de la plupart des droits de l'homme libre ; elle se marie *cum manu*, c'est-à-dire que la femme mariée, sous la tutelle de son père quand elle était jeune fille, se retrouve sous la tutelle de son mari et, en cas de veuvage, sous celle de ses frères. Cet état de servitude semble indiquer qu'au fond les Romains ont toujours eu plus ou moins peur de l'influence possible des femmes, comme dans toute société traditionaliste. Cette situation juridique explique la violence de ton de ce discours ; l'exaspération même de certains passages devant cette manifestation féminine fait apparaître un Caton misogyne et conservateur. Pour le ton, on a pu se demander si Tite-Live n'avait pas eu l'occasion de lire le véritable discours de Caton pour en faire un pastiche ; en effet, fier de ses talents d'orateur, Caton gardait un exemplaire de ses discours ; nous en avons la preuve dans son ouvrage, les *Origines*, dont il nous reste des fragments.

Mais peu importe ; ce qui reste ici l'essentiel c'est le fait : au début du deuxième siècle une « manif » de femmes revendicatrices, phénomène dont on ne connaît aucun autre exemple. Certes des mouvements de révolte de la plèbe (hommes et femmes confondus) avaient déjà eu lieu ; mais la sécession de cette classe sociale avait consisté à quitter en masse la ville pour obtenir des droits



politiques : ainsi la loi des Douze Tables avait fondé en 449 l'égalité entre plébéiens et patriciens après la sécession de la plèbe sur le Mont Sacré. Mais ici il s'agit d'une manifestation « catégorielle » autour d'une revendication précise et, qui plus est, elle a lieu en plein forum ! Deux scandales aux yeux du consul Caton, qui constate que ces deux scandales interfèrent : la société n'est plus la société si les hommes laissent leurs épouses sortir de la maison, et pour quoi faire ? Pour « qu'elles prennent en main les affaires de l'État », puisqu'elles défendent (*suadere*) et donnent leur avis (*censere*) sur l'abrogation d'une loi. Il comprend tout de suite que si on laisse les femmes obtenir l'abrogation de la *lex Oppia* elles croiront qu'elles ont un poids politique, se mettront à participer à la vie politique et finiront par y dominer les hommes (*superiores erunt*). Ce que Caton pressent et qui explique la violence de ses propos, c'est une évolution de la société romaine qui se manifestera par l'émancipation civile des femmes.

Ce n'était pas si mal vu ! Cette émancipation va en effet se faire jour dès le siècle suivant : la célèbre Clodia, née en 90, chantée par Catulle sous le nom de Lesbie en est le premier exemple connu ; mais cette émancipation ne fera que se développer tout au long de la fin de la République et surtout sous Auguste — malgré les efforts de celui-ci pour rétablir l'ancienne morale. La fille et la petite-fille d'Auguste, les deux Julie, en sont d'autres exemples connus : loin de la *uerecundia* de la matrone, elles mènent une vie sexuelle totalement libre — et le paieront d'ailleurs cher. Cette émancipation est sans doute due aussi à l'influence des religions orientales qui s'imposent de plus en plus à Rome (culte d'Isis et de Cybèle). Cette libération donne des ailes aux femmes pour prendre du pouvoir : pensons au rôle de Livie, à l'attitude d'Agrippine Maior, etc.) Pendant les deux premiers siècles de notre ère la femme romaine obtiendra une indépendance proche de celle de la femme moderne, mis à part le droit politique qu'elle n'obtiendra jamais.

Un dernier mot : la *lex Oppia* fut tout de même abrogée !

---

# Cléopâtre<sup>1</sup>

Evelyn GIRARD

Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

PASCAL

Malgré l'affirmation de Pascal, en fait nous ne savons pas grand-chose de la beauté de la reine d'Égypte et les bustes que nous avons d'elle ne nous aident guère à l'imaginer ; d'ailleurs, pour connaître sa personne, nous ne disposons que de peu de sources et les principales ne l'évoquent que par rapport à l'histoire romaine. De plus, de son vivant même elle devint un personnage quasi légendaire et sa mort tragique n'a fait que renforcer l'aspect romanesque sous lequel elle nous apparaît. Mais les témoignages que nous avons sur elle s'accordent tous sur le charme irrésistible qu'elle dégageait par sa vive intelligence, voire son humour ; de plus elle était polyglotte et, parlant déjà le grec puisqu'elle était d'origine macédonienne, descendante d'un général d'Alexandre ; le latin ne dut donc pas lui poser beaucoup de problèmes...

Nous voudrions présenter ici plusieurs textes, les uns en traduction, quelques autres en latin, qui pourraient permettre aux élèves de se faire une idée personnelle de Cléopâtre.

On dit que sa beauté en elle-même n'était pas incomparable ni propre à émerveiller ceux qui la voyaient, mais son commerce familier avait un attrait irrésistible et l'aspect de sa personne, joint à sa conversation séduisante et à la grâce naturelle répandue dans ses paroles, portait en soi une sorte d'aiguillon. Quand elle parlait, le son même de sa voix donnait du plaisir. Sa langue était comme un instrument à plusieurs cordes dont elle jouait aisément dans le dialecte qu'elle voulait, car il y avait très peu de barbares avec qui elle eût besoin d'interprète<sup>2</sup>.

## I. César et Cléopâtre

D'abord, quelques repères historiques : le royaume égyptien est en pleine décadence ; Cléopâtre et son époux (son frère cadet), Ptolémée XIII connaissent des difficultés économiques et politiques ; il y a même rupture entre les deux époux et Cléopâtre doit se réfugier en Syrie. C'est alors que la puissance romaine intervient : vaincu à Pharsale (48 avant J.-C.) par César, Pompée (qui avait soutenu Ptolémée XII dit Aulète, père de Cléopâtre et de son frère) se réfugie en Égypte ; mais le jeune roi, poussé par ses conseillers, juge sa cause perdue et le fait assassiner afin de s'attirer les faveurs de César ; ce en quoi il se trompe puisque César, arrivé peu de temps après, est furieux de ce forfait et n'a que mépris pour le pharaon. Il a peut-être à ce moment l'intention d'annexer le pays mais d'abord, semble-t-il, il tient à obtenir le remboursement de dettes contractées par Ptolémée Aulète auprès de banquiers romains et qu'il a reprises à son compte ; pour cela il estime indispensable de réconcilier le couple royal ; il convoque donc à Alexandrie Ptolémée et sa sœur.

Cléopâtre, prenant avec elle un seul de ses amis, le Sicilien Apollodore, monta sur un petit bateau et aborda au palais alors qu'il faisait déjà nuit. N'ayant pas d'autre moyen de passer inaperçue, elle se glissa dans un paquet de couvertures où elle s'étendit de tout son long ; Apollodore lia le paquet avec une courroie et le porta à l'intérieur jusqu'à César. On dit que celui-ci se laissa prendre par cette

1. Première parution dans le n°151 de la *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres* (septembre 2014).

2. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 27, 3-4, éd. Les Belles Lettres.

première ruse de Cléopâtre. Il la trouva hardie ; captivé ensuite par sa conversation et sa grâce il la réconcilia avec son frère dont il lui fit partager la royauté<sup>1</sup>.

Un splendide festin semble consolider la réconciliation :

*Discubuere toris reges maiorque potestas,  
Cæsar, et immodice formam fucata nocentem,  
nec sceptris contenta suis nec fratre marito,  
plena maris rubri spoliis colloque comisque  
diuitias Cleopatra gerit cultuque laborat ;  
candida Sidonio perlucet pectora filo. [...]  
Pro cæcus et amens  
ambitione furor, ciuilia bella gerenti  
diuitias aperire suas, incendere mentem  
hospitis armati.<sup>2</sup>...*

Poussé encore par ses conseillers, Ptolémée s'attaque à l'armée de César, très peu nombreuse, mais celui-ci parvient à le vaincre dans une bataille navale où le jeune roi périt. Cependant César s'attarde en Égypte ; pourquoi ? par amour pour Cléopâtre (de trente ans sa cadette) ?

*Sed maxime (dilexit) Cleopatram, cum qua et convivia in primam lucem sæpe protraxit et eadem naue [...] pæne Æthiopia tenus Ægyptum penetrauit, nisi exercitus sequi recusasset ; quam denique accitam in Urbem non nisi maximis honoribus præmiisque auctam remisit filiumque natum appellare nomine suo passus est. Quem quidem nonnulli Græcorum similem quoque Cæsari et forma et incessu tradiderunt<sup>3</sup>.*

Plutôt, sans doute, pour éviter qu'un gouverneur ambitieux ne se révoltât contre Rome en la privant du blé égyptien... En tout cas Cléopâtre résida deux ans à Rome où elle rencontra de nombreux hommes politiques et peut-être déjà Marc-Antoine.

## II. Marc-Antoine et Cléopâtre

Aux Ides de mars 44 César est assassiné ; dans son testament il ne fait aucune allusion à Césarion (né peut-être après sa mort) mais fait d'Octave (futur Auguste) son héritier. À la faveur de la confusion qui règne à Rome après cet assassinat Cléopâtre rentre à Alexandrie et pendant deux ans louvoie dans ses alliances entre les républicains (Brutus et Cassius) et les partisans de César. Après l'écrasement des républicains à la bataille de Philippes (42) Octave et Antoine se partagent le monde romain et l'Orient est dévolu à Antoine. Celui-ci reprend un ancien projet de César, une expédition contre les Parthes et, pour cela, convoque les responsables des royaumes clients de Rome à Tarse, en Cilicie et, parmi eux, la reine d'Égypte. Connaissant déjà sans doute Antoine et son caractère elle arrive dans un équipage fastueux. Écoutons Plutarque :

(Elle arrive) sur un navire à la poupe d'or, avec des voiles de pourpre déployées et des rames d'argent manœuvrées au son de la flûte marié à celui des syrinx et des cithares. Elle-même était étendue sous un dais brodé d'or et parée comme les peintres représentent Aphrodite. Des enfants, pareils aux Amours qu'on voit sur les tableaux, debout de chaque côté d'elle, la rafraîchissaient avec des éventails. Pareillement, les plus belles de ses servantes, déguisées en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. De merveilleuses odeurs exhalées par de nombreux parfums embaumaient les deux rives<sup>4</sup>.

---

1. PLUTARQUE, *Vie de César*, § 49, 1-3, éd. Les Belles Lettres.  
2. LUCAIN, *La Pharsale*, X, v. 136-149, éd. Les Belles Lettres.  
3. SUÉTONE, *Vies des douze Césars*, *César*, LII, 1-2, éd. Les Belles Lettres.  
4. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 26, 2-3.

Écoutons maintenant Shakespeare :

La barque où elle était couchée, resplendissante comme un trône, incendiait l'eau ; la poupe était d'or martelé ; de pourpre les voiles et parfumées au point que les vents amoureux pâmaient sur elles ; les avirons étaient d'argent qui battaient les flots en cadence, au son des flûtes. [...] Quant à elle, son aspect met toute description en déroute : sous un pavillon de drap d'or elle reposait, plus belle encore que cette image de Vénus où l'imagination fait honte à la réalité ; à ses côtés de mignons garçons potelés, pareils à des cupidons souriants, agitaient des éventails diaprés au souffle desquels paraissait s'aviver l'incarnat de ses délicates joues<sup>1</sup>.

Tombé éperdument amoureux, Antoine s'attarde à Alexandrie :

Cléopâtre [...] imaginait toujours quelque plaisir ou agrément nouveau pour le tenir en tutelle, en ne le quittant ni de jour ni de nuit. Elle jouait aux dés, buvait avec lui et assistait à ses exercices militaires. La nuit, quand il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des gens du pays et qu'il lançait quelque brocard à ceux qui étaient dans la maison, elle courait les rues et vagabondait avec lui, habillée en servante. [...] Un jour qu'Antoine pêchait à la ligne et était contrarié de ne rien prendre en présence de Cléopâtre, il ordonna à des pêcheurs de plonger sans se faire voir et d'accrocher à son hameçon des poissons qu'ils avaient pris auparavant. [...] Mais l'Égyptienne ne fut pas dupe. Elle feignit d'admirer et rapporta le fait à des amis en les priant d'assister à la partie de pêche du lendemain. Ils montèrent en grand nombre dans les barques des pêcheurs et, lorsque Antoine eut lancé sa ligne elle commanda à l'un de ses gens de prendre les devants pour longer et attacher à l'hameçon un poisson salé du Pont. Antoine, persuadé qu'il tenait un poisson ramena sa ligne et tout le monde, comme on peut croire, éclata de rire. « Grand général, dit Cléopâtre, laisse-nous la ligne à nous qui régnons sur Pharos et Canope : ta pêche à toi, ce sont des villes, des royaumes, des continents<sup>2</sup>. »

Bientôt une vaste offensive des Parthes oblige Antoine à quitter la reine pour lutter contre un roi de Jérusalem hostile aux Romains, puis il doit assez vite rentrer à Rome à cause de dissensions entre ses partisans et ceux d'Octave. La réconciliation se fait entre les deux hommes et, pour sceller cette réconciliation Antoine épouse Octavie, sœur d'Octave. Cléopâtre pendant ce temps a accouché de jumeaux, un garçon et une fille. Plutarque ne nous dit rien des sentiments de Cléopâtre sur cette union mais Shakespeare, lui, l'a imaginé ; un messenger, envoyé par Antoine arrive :

Cléopâtre. — As-tu vu Octavie ?

Le messenger. — Oui, Reine redoutée.

Cléopâtre. — Où ?

Le messenger. — À Rome, Madame. Je l'ai regardée de face ; je l'ai vue s'avancer entre son frère et Marc-Antoine.

Cléopâtre. — Est-elle aussi grande que moi ?

Le messenger. — Elle ne l'est pas, Madame.

Cléopâtre. — L'as-tu entendue parler ? Sa voix est-elle aiguë ou grave ?

Le messenger. — Madame, je l'ai entendue parler. Sa voix est grave.

Cléopâtre. — Pas très bon, cela... Elle ne pourra lui plaire longtemps. [...] Une nabote à la voix morne ! A-t-elle quelque majesté dans l'allure ? [...]

Le messenger. — Elle se traîne. En marche ou immobile, c'est tout un. On voit un bloc, pas de la vie ; pas un être animé, une statue<sup>3</sup>.

La séparation dure trois ans et les deux amants se retrouvent en 37 ; à son retour, alors que son armée et ses alliés ont chassé les Parthes, Antoine inaugure une politique nouvelle en transformant les pays conquis en États fidèles et cette politique bénéficie grandement à Cléopâtre qui, récupérant

1. SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre*, II,2, éd. *La Pléiade*, Traduction d'André Gide

2. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 29, *passim*.

3. SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre*, III, 3.

la Syrie, le Liban actuel et une grande partie de la Cilicie, reconstitue ainsi une partie de l'empire des premiers rois lagides.

Cependant la menace des Parthes est toujours là : une première campagne (pendant que Cléopâtre accouche d'un troisième enfant) est désastreuse mais une seconde expédition est plus chanceuse et Antoine célèbre un triomphe à Alexandrie auquel Cléopâtre et ses enfants sont associés. De plus, il fait proclamer Césarion sous le nom de Ptolémée xv comme roi des rois.

À Rome, on commence alors à s'inquiéter sérieusement de cette liaison qui peut devenir une menace pour la ville et Octave. C'est le début d'une campagne de dénigrement contre Antoine et surtout contre Cléopâtre ; une véritable propagande, relayée par les poètes proches d'Octave (mais on notera que jamais ces poètes ne citent son nom), tente de mobiliser l'opinion publique contre la reine d'Égypte qu'on rend responsable de la guerre et qu'on accuse de vouloir régner sur Rome :

Que dire de cette femme qui, naguère, apporta l'opprobre à nos armes, de cette prostituée qui s'offrait à ses esclaves et qui, pour prix de ses faveurs, exigeait de son impudique époux qu'il lui ouvrît les portes de Rome et rangeât sous son empire le Sénat ? Fatale Alexandrie, terre fertile en ruses ! (...) Oui, la courtisane [...] a eu la prétention d'opposer à notre Jupiter l'aboyant Anubis, de contraindre le Tibre à subir les menaces du Nil ; de chasser la trompette romaine aux sons de crécelle du sistre, [...] de planter ses tentes sacrilèges sur la roche tarpéienne, de faire la loi parmi les statues et les armes de Marius<sup>1</sup>.

Dans la guerre contre les Parthes, qui a repris, l'Égypte fournit une part importante de l'effort de guerre mais Marc-Antoine, qui est à la tête de troupes aguerries et jouit de la supériorité numérique, mène la guerre en dépit du bon sens et, parmi ses officiers, beaucoup voient d'un mauvais œil cette implication de Cléopâtre dans la guerre et font défection. Cléopâtre sent cette hostilité viscérale mieux qu'Antoine et comprend qu'Octave ne la dénonce dans l'opinion que pour ruiner le prestige dont jouit encore Antoine au Sénat.

Les relations avec Octave s'enveniment de plus en plus et l'affrontement devient inévitable. Lorsque débute la bataille d'Actium (31), Cléopâtre comprend vite que la situation ne leur est pas favorable et s'enfuit avec soixante vaisseaux vers le Péloponnèse. Au grand étonnement des combattants, Antoine va rejoindre la reine :

À ce moment Antoine montra clairement qu'il n'avait pour se conduire ni la pensée d'un chef ni celle d'un homme, ni même, pour tout dire, sa propre pensée : comme quelqu'un a dit en plaisantant que l'âme d'un amoureux vit dans le corps d'une autre personne, il fut entraîné par cette femme comme s'il ne faisait qu'un avec elle et était obligé d'accompagner tous ses mouvements ; il n'eut pas plus tôt vu partir son navire qu'oubliant tout, trahissant et abandonnant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une quinquérème [...] et suivit cette femme qui déjà avait commencé sa perte et allait l'achever<sup>2</sup>.

Ils abordent en Afrique vers la Cyrénaïque et de là Cléopâtre regagne l'Égypte ; Antoine la rejoint bientôt à Alexandrie sans songer à prendre quelque mesure pour freiner l'avancée d'Octave ; reçu à nouveau par Cléopâtre dans son palais il replongea la ville dans les festins, les beuveries et les prodigalités. [...] Ils mirent fin eux-mêmes à la célèbre association de la Vie inimitable (qu'ils avaient fondée auparavant) et en fondèrent une autre, qui ne le cédait en rien à la précédente pour le luxe, la débauche et les délices et qu'ils appelèrent celle de l'Attente de la mort en commun ; leurs amis s'y inscrivent comme devant mourir avec eux et ils passaient gaiement leur temps en s'offrant des festins à tour de rôle. Cependant Cléopâtre rassemblait toutes sortes de poisons mortels et, pour savoir lequel était le moins douloureux, elle les faisait prendre à des condamnés à mort<sup>3</sup>.

En 30, Octave arrive à Alexandrie ; Cléopâtre s'enferme dans un splendide mausolée avec ses

1. PROPERCE, *Élégies*, III, 11, v. 30-46, *passim*, éd. Les Belles Lettres.

2. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 66, 7-8.

3. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 71, 3-7.

nombreux trésors et fait dire à Antoine qu'elle est morte : à cette annonce Antoine se poignarde mais ne meurt pas tout de suite ; Cléopâtre le fait transporter dans son mausolée où il meurt à ses côtés. Octave convoque Cléopâtre, lui permet de donner les derniers honneurs à Antoine et l'assure de sa clémence pour elle et ses enfants (et il tint d'ailleurs parole pour eux) ; mais la reine songe (et c'est vraisemblable) qu'il ne veut la garder que pour la faire figurer à son prochain triomphe à Rome. Laisée seule avec ses deux servantes elle se fait apporter un panier plein de figues dans lequel se trouvaient deux aspics qui la piquent ainsi que ses servantes. C'est la version la plus courante de sa mort :

Un homme arriva alors de la campagne portant un panier. Comme les gardes lui demandaient ce qu'il contenait, il l'ouvrit, écarta les feuilles et leur montra qu'il était plein de figues. [...] Après son déjeuner Cléopâtre prit une tablette qu'elle avait écrite et cachetée et l'envoya à César (= Octave) [...] Quand César eut décacheté la tablette et lu les prières et les supplications par lesquelles elle lui demandait de l'ensevelir avec Antoine (...) il envoya en toute hâte des gens pour voir ce qui s'était passé. [...] Ouvrant la porte ils trouvèrent Cléopâtre morte, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. L'une de ses suivantes, appelée Iras, expirait à ses pieds ; l'autre, Charmion, déjà chancelante et appesantie, arrangeait le diadème autour de la tête de la reine. Un des hommes lui dit avec colère : « Voilà qui est beau, Charmion ! » « Très beau, fit-elle, et digne de la descendante de tant de rois. » Elle n'en dit pas davantage et tomba sur place, près du lit. [...] Cependant aucune tache ni aucune marque du poison n'apparut sur son corps. [...] Certains affirment que l'on aperçut deux piqûres légères et peu distinctes et c'est à ce rapport, semble-t-il, que César ajouta foi, car à son triomphe on porta une statue de Cléopâtre elle-même avec l'aspic attaché à son bras<sup>1</sup>.

On voit donc que, même au moment des faits, différentes versions de la mort de Cléopâtre existaient et, depuis, les récits différents de sa mort se sont multipliés. Cependant cette version est la plus romanesque et celle qui a inspiré le plus grand nombre d'artistes.

Les dernières paroles de Charmion traduisent bien ce qui dessine les traits essentiels dans la personnalité de la reine d'Égypte, à laquelle peu de femmes dans l'histoire peuvent être comparées : d'abord son désir impérieux de rendre à son pays sa grandeur et sa puissance passées. Elle chercha donc à utiliser la puissance de Rome pour affermir son propre pouvoir tout en maintenant son indépendance, sachant d'ailleurs que Rome avait besoin de l'Égypte. C'était aussi une femme de caractère, ambitieuse et séductrice ; elle avait tout pour déplaire aux Romains : une étrangère, représentante en Égypte de la culture grecque, symbole du libertinage et de la corruption, si contraires à la *virtus* et à la *pudicitia* ; un danger politique pour la République romaine ; une femme donc émancipée dont déjà certaines Romaines offraient le modèle<sup>2</sup>, comme Claudia dont la vie plutôt débridée et le rôle politique aux côtés de son frère Claudius offraient le spectacle ; le propagande initiée par Octave contre Cléopâtre ne faisait que refléter l'anti-féminisme des Romains que l'on retrouve bien après son époque dans Lucain (cf. premier texte) et surtout chez Juvénal (cf. *Satires*, VI) ; un poète, néanmoins, à l'époque d'Octave, reconnut la noble grandeur de sa mort :

... *Quæ generosius*  
*Perire quærens nec muliebriter*  
*Expauit ensem nec latentes*  
*Classe cita reparauit oras,*

*Ausa et iacentem uisere regiam*  
*Voltu sereno, fortis et asperas*  
*Tractare serpentes, ut atrum*  
*Corpore combiberet uenenum,*

*Deliberata morte ferocior :*

1. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, § 85-86, *passim*.

2. Voyez *supra* p. 6, « Les femmes dans la rue ».

*Sæuis Liburnis scilicet inuidens  
Priuata deduci superbo,  
Non humilis mulier, triumpho*<sup>1</sup>.

Mais elle avait aussi tout pour déclencher, comme l'a montré une exposition récente à la Pinacothèque de Paris, un mythe dans l'histoire de l'art, la peinture et la littérature (la première tragédie française inspirée de l'Antiquité fut la *Cléopâtre captive* de Jodelle, en 1553) et susciter l'enthousiasme des cinéastes.

### Traductions proposées pour les trois textes en latin :

a. Texte de Lucain : « Sur les lits se sont étendus le roi et la reine et, plus grande puissance encore, César ; elle a maquillé outrageusement sa beauté malfaisante ; ni son sceptre ni son époux, son frère, ne lui suffisent ; couverte des dépouilles de la mer Rouge Cléopâtre porte sur son cou et dans sa chevelure des trésors, souffre même de sa parure. Sa blanche poitrine brille au travers d'un voile de Sidon [...]. Quel aveuglement, quelle folie furieuse et ambitieuse que d'étaler ses richesses devant un fomenteur de guerres civiles, d'enflammer l'esprit de son hôte en armes ! »

b. Texte de Suétone : « La femme qu'il aima le plus fut Cléopâtre avec laquelle il prolongea souvent les festins jusqu'au lever du jour ; partageant le même navire il aurait traversé l'Égypte presque jusqu'en Éthiopie si son armée n'avait pas refusé de le suivre ; l'ayant fait venir enfin à Rome il ne la renvoya que comblée d'honneurs et de récompenses magnifiques et accepta d'appeler le fils qu'il avait eu d'elle de son nom. Quelques écrivains grecs ont rapporté qu'il ressemblait à César par son physique et sa démarche. »

c. Texte d'Horace : « Elle, cherchant à périr plus noblement, ne trembla pas comme une femme devant le glaive et ne chercha pas, sur sa flotte rapide, à gagner des rivages cachés ; elle osa regarder d'un visage serein son palais à terre et, courageuse, manier des serpents dangereux pour en boire, de tout son corps, le noir venin, plus audacieuse par une mort délibérée : oui, elle refusa aux cruels liburnes<sup>2</sup> d'être emmenée, déchue, elle au grand cœur, à un triomphe orgueilleux. »

### Quelques pistes pour le débat :

- Voir comment Shakespeare utilise Plutarque à sa façon.
- Que révèlent les anecdotes sur le comportement de Cléopâtre envers Antoine ?
- Comment sa passion transforme-t-elle Antoine ?
- Relevez dans les textes cités le vocabulaire de la démesure dans une passion associée finalement à la mort (Éros-Thanatos).
- Peut-on s'interroger sur la passion de Cléopâtre pour Antoine ? quelle fut la part de la sincérité et celle du calcul politique ?
- Le « féminisme » de Cléopâtre.

---

1. HORACE, *Odes*, I, 37, v. 21-fin, éd. Les Belles Lettres.

2. Vaisseaux illyriens qui avaient figuré dans la flotte d'Octave.

## Vous avez dit « selfie ? »<sup>1</sup>

Evelyn GIRARD

Ce mot dérivé de l'anglais *self* (« soi ») et entré dans le dictionnaire depuis un an, désigne un autoportrait réalisé à l'aide d'un téléphone mobile ou d'une tablette. D'ailleurs pourquoi introduire le mot *selfie* dans le dictionnaire de la langue française ? Imitons les Québécois qui savent, mieux que nous, s'approprier et transformer leurs emprunts (n'oublions pas que nous leur devons la trouvaille du mot « courriel », création totalement francophone) et parlons donc d'autoportraits. Le mot d'ailleurs existe depuis longtemps en français puisque peintres et sculpteurs ont pratiqué l'autoportrait sans parler des écrivains, Montaigne ou Rousseau, par exemple, qui ont, eux aussi pratiqué l'autoportrait.

On a proposé, je crois, une traduction à *selfie* : *égoportrait*. Est-ce un mot inutile faisant double emploi avec *autoportrait* ? La question mérite d'être posée et nous y reviendrons plus tard.

Il n'est que de se promener dans la rue pour constater la multiplicité de ces photos prises, bras allongé devant soi, pour se « portraiturer », seul ou accompagné, portraits aimables, rieurs ou grimaçants devant lesquels on se pâme, on s'esclaffe ou se contemple ; on s'admire, on ne pense qu'à soi et même on envoie ce(s) précieux portrait(s) aux amis afin qu'eux aussi contemplent et admirent ce(s) visage(s) d'un tel prix, d'une telle valeur. Ce regard sur soi, complaisant et quasi continu, qui implique qu'on ne tient aucun cas des autres (sauf en tant que spectateurs de votre admirable personne) porte un nom banal : le narcissisme. Tout le monde y pense et une publicité récente dans le métro vous indique que « Noémie connaissait le selfie bien avant de connaître Narcisse. »

Le rapprochement, à première vue, s'impose en effet. Remontons donc à la source, c'est-à-dire au mythe de Narcisse tel que, le premier, le poète Ovide l'évoque dans *Les Métamorphoses* (livre III). Né d'une union entre le fleuve Céphise et la rivière Liriope d'une rare beauté il est, lui aussi, très beau et attire les jeunes gens comme les jeunes filles ; tout le monde l'admire, tout le monde le veut mais

*Sed fuit/ in tene/ra // tam/ dura su/perbia /forma.* (V. 354.)  
(Mais, en sa tendre beauté se trouvait un orgueil sans faille.)

À noter dans ce vers l'assonance en *-a-*, la disjonction *tenera / forma* et le rapprochement, des deux côtés de la césure, des deux épithètes *tenera* et *dura*. Il est de fait qu'à l'origine du narcissisme il y a d'abord un orgueil immense qui méprise autrui. La belle nymphe Écho, condamnée par Junon à ne plus répéter que les derniers sons qu'elle entend, tombe amoureuse de lui, tente de l'approcher, de le toucher mais elle est durement repoussée (elle en dépérira peu à peu et seule lui restera la voix). Une autre nymphe, méprisée et repoussée elle aussi, formule un vœu que la déesse Némésis, qui punit toutes les formes d'excès, toutes les injustices, va s'empresse d'exaucer :

*Sic amet ipse licet, sic non potiatur amato.* (V. 405.)  
(Puisse-t-il aimer lui aussi et ne pas posséder l'objet de son amour.)

---

1. Première parution dans le n°153 de la *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres* (mars 2015).

2. De quoi se perdre dans l'étymologie ! Un télé-phone permet d'entendre *la voix* d'une personne qui *est loin* de vous comme si elle était à vos côtés : comment un télé-phone peut-il photo-graphier c'est-à-dire *inscrire* sur un support papier une image *lumineuse* ? Bref, passons...



Car un jour Narcisse, épuisé par une chasse ardente et la chaleur du jour, se penche sur une source limpide pour se désaltérer et y découvre son reflet ; il aperçoit dans l'onde un beau jeune homme dont il tombe immédiatement follement amoureux ; il veut l'étreindre, lui envoie des baisers et voit aussi l'autre tenter de l'étreindre et de lui rendre ses baisers. Narcisse ne peut plus s'arracher à ce lieu où un obstacle si faible (l'eau) s'oppose à son amour.

*Quisquis es, huc exi ; quid me, puer unice, fallis ?  
Quoue petitus abis ? Certe nec forma nec ætas  
Est mea quam fugias et amarunt me quoque nymphæ.  
Spem mihi nescio quam uultu promittis amico ;  
Cumque ego porrexi tibi bracchia, porrigis ultro ;  
Cum risi, arrides. Lacrimas quoque sæpe notauit  
Me lacrimante tuas ; (...)  
Et quantum motu formosi suspicor oris  
Verba refers aures non peruenientia nostras. (V. 454 sqq.)*

(Qui que tu sois, viens ici ; pourquoi, enfant sans pareil, me trompes-tu ?  
Où pars-tu quand je te réclame ? Ce ne sont pourtant ni ma beauté ni mon  
âge que tu fuis : même des nymphes m'ont aimé.  
Tu me promets je ne sais quel espoir par ton visage ami ;  
Quand je te tends les bras, spontanément tu me tends les tiens ;  
Quand je ris, tu réponds à mon rire. Tes larmes aussi je les ai souvent remarquées  
quand je pleurais moi-même. (...)  
Et autant que je puisse en juger par le mouvement de ta belle bouche,  
Tu me renvoies des mots qui ne parviennent pas à mes oreilles.)

Dans cette « déclaration » nous pouvons constater que l'orgueil de Narcisse est toujours présent (*Certe nec forma... nymphæ*) et on sent une sorte d'impatience irritée envers cet autre qui lui apparaît comme un trompeur, un imposteur qui se joue de lui en lui tendant les bras, en riant avec lui, en pleurant avec lui et en prononçant apparemment les mêmes mots que lui mais devenus inaudibles.

Brusquement dans le texte, sans transition, sans aucun lien logique ni grammatical, la réalité s'impose à l'esprit de Narcisse :

*Iste ego sum ; sensi nec me mea fallit imago ;  
Vror amore mei, flammæ moueoque feroque.  
Quid faciam ? (...)  
Quod cupio mecum est. (...)  
O utinam a nostro secedere corpore possem !  
Votum in amante nouum, (...)  
Iamque dolor uires adimit nec tempora uitæ  
Longa meæ superant primoque exstinguor in æuo. (...) (V. 463 sqq.)*

(Mais celui-là c'est moi ! Je viens de le comprendre et mon image ne me trompe plus ;  
Je brûle d'amour pour moi ; ces flammes je les allume et je les porte en moi.  
Que faire ? (...)  
Ce que je désire est en moi (...)  
Oh ! Si je pouvais me retirer de mon corps !  
Vœu étrange chez un amant. (...)  
Déjà la douleur m'ôte mes forces, il ne me reste plus longtemps  
à vivre et je m'éteins à la fleur de l'âge.)

À noter, dans le premier vers,

*Is(te) ego/ sum//sen/si nec/ me mea/ fallit i/mago,*

le choix dès le début du pronom : « *iste* » avec sa nuance péjorative (cet individu qui ne me répond pas) et, dans le vers, la présence d'une trihémimère au milieu du deuxième pied et, enfin, l'allitération *me – mea*, poursuivie dans le vers suivant par *amore, flammis moueo*. Puis vient toute une série de verbes qui trahissent le désarroi et l'affolement de Narcisse : *Uror ; Faciam ? Cupio...* Très vite la conclusion s'impose : de cette découverte, de cette connaissance de soi dans sa nudité va s'ensuivre très vite la mort.

Désespéré Narcisse se frappe sur tout le corps et voit ses meurtrissures dans l'eau ; ce qu'il ne peut supporter :

*Sic attenuatus amore  
Liquitur et tecto paulatim carpitur igni. (V. 489-90.)*

(Consumé par l'amour il se dilue  
Et s'affaiblit peu à peu du feu secret qui le dévore.)

Cette angoisse est traduite par le poète par des verbes imagés, difficiles à traduire d'ailleurs : *liquitur* (se liquéfier, devenir comme l'eau qui l'a trompé) *carpitur* (déchirer, lacérer). Narcisse perd toute sa beauté ; Écho elle-même le prend en pitié :

*Dictoque uale « uale » inquit et Echo.  
Ille caput uiridi fessum submitit in herba ;  
Lumina mors clausit domini mirantia formam.  
Tum quoque se, postquam est inferna sede receptus  
In Stygia spectabat aqua. (V. 501-505.)*

(À lui qui avait dit « Adieu ! » Écho, elle aussi, dit « Adieu !. »  
Quant à lui il laissa tomber sa tête lasse sur l'herbe verte ;  
La mort ferma ces yeux qui admiraient encore la beauté de leur maître.  
Même une fois entré au séjour des Enfers  
Il se regardait encore dans l'onde du Styx).

On le voit : tant qu'il s'agissait d'une image, donc virtuelle, le bonheur était complet ; dès qu'on passe au réel, l'affaire tourne au désespoir, au cauchemar, à l'obsession (même aux Enfers il cherche à retrouver son bonheur dans la contemplation de son image). Maintenant, en effet, Narcisse se connaît enfin tel qu'il est, délaissé par tous ceux dont, dans son fol orgueil, il ne s'est jamais soucié et réduit à sa seule personne, à ses limites ; le voilà hors de l'*hybris*. Il accomplit la destinée à laquelle l'avait voué le devin Tirésias : à sa naissance, en effet, sa mère avait demandé au devin si son fils « verrait sa vie se prolonger en une longue vieillesse » ; Tirésias avait répondu : « S'il ne se connaît pas. » (V. 348.) C'est en effet au moment où il se découvre dans sa réalité propre qu'il commence à dépérir.

Nous voilà loin des fanatiques du selfie, semble-t-il, et de cette soif de reproduction à tout prix de sa personne ; mais revenons à la prédiction de Tirésias : Narcisse ne jouira d'une longue vieillesse que « s'il ne se connaît pas » (*si se non nouerit*). Tirésias ignorerait-il donc le conseil qui figurait au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même » et lui accorderait-il une fin douloureuse ? C'est peu probable ! Dans quel sens prendre donc ce conseil ? Un conseil qui préconise l'introspection, au sens latin du terme (regarder à l'intérieur de soi) et peut-être même une

forme d'ascèse. Il est bon d'oublier ses simples appétits ou ses désirs pour tenter de porter un jugement sur soi, jour après jour remis en question. Montaigne, faisant son autoportrait, ne dit pas autre chose :

Le monde regarde toujours vis à vis ; moi je replie ma vue au dedans ; je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi : moi je regarde dedans moi ; (...) je me considère sans cesse, je me contrôle, je me goûte<sup>1</sup>.

Or, pour cela il faut oublier sa propre image, telle qu'elle apparaît aux autres (ou à soi dans un miroir) pour tenter d'aller à la vraie réalité de la personne et ainsi, sans doute, être amené à mieux comprendre autrui. Quel était le but de la photo jadis ? Elle demandait aussi réflexion, composition du cadre et se tirait sur papier pour qu'on puisse garder le souvenir d'une personne ou d'un lieu, apprendre par elle et se rendre compte de la fuite du temps, retrouver l'émotion initiale et ce qui l'avait fait naître. Or Narcisse, dans son immense orgueil, était bien incapable de cette réflexion sur le souvenir. Le selfie ne répond lui non plus à rien de semblable, puisqu'il est pris dans un mouvement de « zapping » permanent et bientôt détruit. Il ne répond même pas au besoin d'arrêter, fût-ce artificiellement, le temps qui fuit. La toute-puissance de l'image fuyante, sa suprématie à l'heure actuelle ne sert qu'à dispenser de réfléchir. Une autre publicité en donne un exemple frappant : « pourquoi se donner le mal (*sic*) de réfléchir », puisque le téléphone peut vous donner instantanément la solution d'un problème de... sudoku ? Surtout ne réfléchissons pas !

On peut alors se poser la question : et si l'on privait les possesseurs de téléphones mobiles et de tablettes de ces instruments, que se passerait-il en eux ? C'est un sujet de réflexion.

Il faut donc en revenir à notre début et au terme d'*autoportrait* que nous évoquions : qu'il s'agisse d'un peintre, d'un sculpteur, d'un écrivain, tous ceux-là cherchent à aller au-delà de leur image, à tenter de deviner ce qu'elle cache, à trouver le secret d'une personnalité, voire la sienne propre comme Montaigne et, donc, à construire sa vie et à essayer de comprendre le monde dans sa vérité au fil de ses découvertes. Gandhi l'avait affirmé : « Le plus grand voyageur n'est pas celui qui a fait dix fois le tour du monde, mais celui qui a fait une seule fois le tour de lui-même. » Chose impossible quand on trouve son bonheur dans le regard fugitif qu'on porte sur une image, dans une addiction à un outil technologique, rapidement dépassé par une autre plus performant, outil qui devient dominant au lieu d'être dominé.

Il nous faut répondre désormais à la question que nous posions au début de cet article ; adoptons le mot « *égoportrait* », qui ne fait nullement double emploi avec le terme existant « autoportrait » : son préfixe traduit parfaitement le caractère des amateurs de selfie.

---

1. *Essais*, II, 17.

## Un éclairage sur la *Phædra* de Sénèque<sup>1</sup>

Evelyn GIRARD

### Les sources

Dès les origines du théâtre latin, Euripide apparaît comme le modèle de prédilection des auteurs tragiques romains : héros assez raisonnés, situations romanesques et mélodramatiques, certaine emphase tourmentée des attitudes et du langage ; on les trouve déjà chez Pacuvius. C'est donc vers les tragiques grecs qu'il faut se tourner pour trouver les origines de la pièce de Sénèque. Trois pièces ont pu être connues de Sénèque : *Hippolyte voilé* (dont il ne reste environ qu'une cinquantaine de vers), *Hippolyte porte-couronne* (conservée) et une *Phèdre* de Sophocle, dont ne subsistent que quelques fragments.

La légende d'Hippolyte n'a guère laissé de traces avant la représentation de ces pièces. C'est à Trézène que cette légende a pris naissance, là où Thésée, au moment d'épouser Phèdre, avait envoyé le jeune Hippolyte (fils d'Antiope, reine des Amazones, mais fils bâtard), pour éviter que les enfants qu'il aurait de Phèdre fussent évincés par Hippolyte. C'est là qu'à l'époque de Pausanias (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) on montrait encore sa maison ; sa mémoire y était associée à celle de Phèdre dont on y voyait le tombeau, voisin du monument funèbre d'Hippolyte.

Deux pièces d'Euripide portent donc le nom d'Hippolyte ; pourquoi l'auteur tragique grec a-t-il abordé deux fois le même sujet ? Il semble que le première pièce présentait déjà la scène de l'aveu direct de Phèdre à Hippolyte de sa passion, aveu qui aurait paru scandaleux dans la bouche d'une reine ; certains ont même expliqué le terme de « voilé » en pensant qu'Hippolyte se serait voilé la face devant ce scandale ; pourtant, étant donné le sens du participe *kaluptomenos* on pencherait plutôt pour une autre explication : les fragments épars du corps d'Hippolyte sont rapportés sur scène dans une sorte de linceul. En tout cas, dans le second Hippolyte qui nous a été conservé, Phèdre ne cesse de lutter contre sa passion ; épuisée elle se décide pour le seul parti capable de sauver son honneur : la mort. Abusée par sa nourrice qui lui promet une drogue (dont elle pense qu'elle la soulagera de sa douleur) et découvrant par les cris de mépris que profère Hippolyte à son égard, que sa nourrice l'a trahie, elle sent plus que jamais qu'elle n'a plus qu'à mourir mais il lui faut entraîner dans sa chute celui dont le mépris a insulté sa douleur et son honneur puisqu'elle est restée chaste. D'où la tablette mensongère que l'on trouve à sa main après sa mort au retour de Thésée. Force est de constater que, dans cette pièce d'Euripide, le personnage de Phèdre n'occupe qu'à peine la moitié de la pièce et que le véritable protagoniste reste Hippolyte. La pièce de Sénèque, elle, se nomme *Phædra* et cette différence de titre indique déjà l'importance plus grande du personnage de Phèdre. Il semble donc très vraisemblable que Sénèque se soit inspiré du premier *Hippolyte* : en viendraient, outre la scène de l'aveu qui tient une place essentielle, la scène violente où Hippolyte accable Phèdre de son mépris, tire l'épée pour la frapper puis s'enfuit en jetant son arme, scène violente qui entraîne l'accusation mensongère de la reine auprès de Thésée, et, enfin, après la mort d'Hippolyte, ses révélations et son suicide.

Dernières hypothèses : la scène de l'aveu viendrait peut-être de la tragédie de Sophocle (dont le titre est *Phèdre* et non *Hippolyte*) — ou encore l'idée en aurait été suggérée à Sénèque par la lecture de la 4<sup>e</sup> *Héroïde* d'Ovide (voir annexe).

---

1. Première publication dans le n°157 d'Études franco-anciennes (printemps 2016).

## Structure de la pièce

Apparemment la pièce répond aux normes qu'Horace traçait dans l'épître aux Pisons, nommée sous le titre de « Art poétique » (*Épîtres*, II, 1) : cinq actes entre lesquels quatre chœurs marquent les divisions usuelles. Acte I : monologue d'Hippolyte, entretien entre la nourrice et Phèdre ; acte II : le chœur et la nourrice, plaintes de Phèdre, « tentation » d'Hippolyte par la nourrice ; acte III : la péripétie c'est-à-dire le retour de Thésée qui, averti par la nourrice de la maladie de Phèdre arrache à Phèdre un aveu calomnieux et attire sur son fils la malédiction de Neptune ; acte IV : la mort d'Hippolyte (récit du messager) ; acte V : dénouement où Phèdre avoue son mensonge et se suicide, douleur de Thésée et derniers devoirs rendus à Hippolyte. Mais si l'on regarde de plus près la répartition numérique des vers, on note un véritable déséquilibre : les deux premiers actes et les deux premiers chœurs occupent les 2/3 de la pièce (834 vers sur 1280), le deuxième acte à lui seul (v. 273-830) a la même longueur que les trois derniers actes. Mais l'unité de la pièce est assurée par la présence de Phèdre d'un bout à l'autre de l'action et le recul (par rapport à Euripide) de ses deux derniers gestes (aveu et suicide) a pour but de soutenir jusqu'à la fin un intérêt dramatique d'ordre essentiellement psychologique.

Néanmoins la fidélité aux trois acteurs recommandée par Horace (*nec quarta loqui persona laboret*, v. 192) est ici démentie par l'importance du rôle et le caractère de la nourrice ; celle-ci joue en effet un rôle déterminant dans les trois premiers actes et la complexité de ses attitudes s'explique par l'importance qu'elle prend dans la progression de l'action. C'est elle qui réfrène d'abord puis attise la passion de la reine, qui « tente » Hippolyte avec une éloquence insidieuse, qui retourne la situation en accusant publiquement (devant le chœur et appel aux Athéniens) Hippolyte, qui prépare Thésée aux aveux mensongers de Phèdre. Elle est la véritable cheville ouvrière de la tragédie.

## L'époque

L'intérêt dramatique de la pièce, disions-nous, est essentiellement psychologique. Pour essayer de le définir il faut se pénétrer du climat tragique de Sénèque et de son époque, c'est-à-dire le milieu du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. L'époque classique et celle d'Auguste sont celles de la royauté de l'éloquence ; l'Empire a fait succéder celle de la rhétorique sur tous les genres littéraires, théâtre compris : songeons aux *controversiae* de Sénèque le père entre autres. D'autre part l'esprit civique a complètement changé : tout gravite désormais autour du *palatium* et de la personne sacrée de l'empereur. L'oisiveté, l'esprit de jouissance, la corruption des mœurs, l'inquiétude de vivre à la merci de tyrans plus ou moins soupçonneux ou égarés (Tibère, Caligula) ont remplacé l'équilibre acquis dans le partage de responsabilités politiques. Tout dispose donc le public cultivé à aimer les recherches neuves en littérature, cette littérature qui est devenue un divertissement et un refuge. Se répand alors un goût certain pour l'étrange, l'inconnu : les voyages, le rôle de plus en plus grand des esclaves, l'infiltration des religions orientales. À noter également l'emprise de plus en plus importante de la *recitatio*, un monologue dramatique déclamé comme un discours d'apparat dans le cadre d'un auditorium. Ce qui peut expliquer la disparition, dans le théâtre de Sénèque et dans *Phèdre* particulièrement, non seulement de la stichomythie mais aussi du dialogue animé qui fait place à des tirades fort longues parfois de façon outrancière et quasi monologuées. Ce qui peut expliquer aussi la question que l'on se pose toujours : les pièces du théâtre de Sénèque ont-elles été représentées ou seulement lues ?

## L'éthique stoïcienne

Mais cette rhétorique n'est plus seulement un habillage littéraire et ces longs monologues servent à communiquer et surtout à analyser des états d'âmes écartelées par les sentiments les plus violents et les plus contradictoires. C'est évidemment le cas de la Phèdre de Sénèque : il y a ici la

description d'une passion arrivée déjà à son paroxysme et s'analysant avec force. Cette analyse relève de l'éthique stoïcienne qui traverse d'ailleurs tout le théâtre de notre auteur. Une des marques stoïciennes la plus sensible est l'individualisation du sentiment tragique : il s'agit de faire descendre la fatalité du ciel sur la terre et d'intérioriser le drame. Dans le théâtre grec ces sentiments tragiques et ces passions étaient liés à des destinées familiales ou sociales. Les tragédies de Sénèque elles, présentent la confrontation d'une âme individuelle avec son destin, non pas un *fatum* venu de l'extérieur, mais une destinée particulière, personnelle à laquelle cette âme ne pourra échapper. Cette destinée préexiste à l'évènement, le personnage la porte en lui et les péripéties de la tragédie ont pour but et pour effet de révéler l'âme à elle-même, de dévoiler, grâce à une rhétorique qui fait fonction d'une sorte de scalpel, comme sous la torture, sa vérité profonde et les ressorts de sa culpabilité fondamentale : *furor cogit sequi / peiora. Vadit animus in præceptis sapiens / remeatque frustra sana consilia appetens.* (v. 178-180.)

C'est ainsi que la pièce est construite sur le problème de la responsabilité. La reine, sous l'effet d'une passion qu'elle attribue à une possession divine, est d'abord déterminée à se faire aimer d'Hippolyte ; mais elle hésite lorsqu'elle comprend, au cours d'un entretien avec la nourrice, qui nie toute possession divine et parle carrément de libido : *Deum esse amorem turpis et uitio fauens / finxit libido* (v. 195-196), l'horreur de son désir et lucide, elle l'avoue (voir citation précédente). Elle commence alors sur elle-même une longue lutte qui la laisse brisée par un mal devenu physique, tel que le décrit la nourrice (v. 360 sqq.) Puis aidée par la nourrice qui a tenté en vain de faire revenir Hippolyte de son horreur des femmes (*detestor omnes, horreo, fugio, execror*, v. 566), elle accepte d'avouer son amour à Hippolyte mais elle accepte malgré elle (*vos testor omnis, hoc quod uolo / me nolle*, v. 604-605).

Voici donc l'aveu dont s'est inspiré Racine (comparer *Phèdre*, v. 634-662 et *Phædra*, v. 646-671), aveu qui met Hippolyte en fureur au point de saisir Phèdre par les cheveux et de s'apprêter à la tuer ; d'où la réplique, toute stoïcienne, de Phèdre : *maintenant tu accomplis mon vœu, tu guéris ma fureur. C'est même aller au-delà de mon vœu que, mon honneur sauvé, je meure par tes mains.* Dans un sursaut Phèdre affirme sa liberté retrouvée : elle a sauvé son honneur et obtient la mort qu'elle souhaitait. Hippolyte fuit, souillé par son contact avec cette femme impudique (voir le caractère mélodramatique des vers 713-718) en jetant son épée. Dans toute cette scène à effets, avouons-le, se manifeste un abus du pathétique. Racine a repris la scène de façon toute différente : c'est Phèdre qui arrache son épée à Hippolyte pour s'en frapper avant qu'Œnone ne l'entraîne. Chez Sénèque la nourrice décide immédiatement de retourner la situation en accusant publiquement Hippolyte de viol (v. 720 sqq) et cela juste avant le retour de Thésée, étonné des pleurs qui frappent ses oreilles. Phèdre n'affirme que sa volonté de mourir et ne consent à parler que lorsque Thésée menace de torturer la nourrice pour lui faire avouer le secret de la reine. Elle reprend l'aveu mensonger et l'on peut s'interroger sur ce mensonge : est-ce seulement pour épargner à sa nourrice les tortures promises ? Les insultes proférées par Hippolyte à la suite de son aveu expliquent aussi cette attitude de Phèdre : outragée dans son honneur la reine veut aussi se venger de celui qui a montré tant de mépris, tant d'horreur même devant l'offre de sa personne.

À noter, là encore, une grande différence avec Racine : Phèdre sur les conseils d'Œnone (« Osez l'accuser la première », v. 886) a d'abord opposé un refus (« Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence ! » v. 893) ; mais lorsque, apprenant la malédiction lancée par Thésée sur son fils elle veut tenter de l'écarter, elle apprend qu'Hippolyte aime Aricie ; cette découverte l'empêche de révéler la vérité et si elle meurt c'est de désespoir accentué par la jalousie.

Donc après les malédictions lancées par Thésée contre son fils, son appel à Neptune pour le faire périr, où, là encore, rhétorique et emphase abondent (v. 931 sqq.), après le récit du messager, d'un lyrisme échevelé et d'un réalisme cruel, auprès duquel le récit de Théràmène, dans Racine, semble sobre et presque discret (72 vers au lieu de 115 !) c'est devant les restes d'Hippolyte que Phèdre dit la vérité, obéissant à la volonté de se purifier d'une passion perverse dont elle a subi la fascination et que, malgré sa lucidité elle a choisi de suivre. Une passion d'ailleurs que par sa mort

choisie librement elle continuera d'assouvir : voir v. 1179-1180 : « et toi, à travers le Styx, à travers le fleuve de feu, comme une démente je te suivrai », et toute la fin de la tirade qui contient l'aveu de son mensonge impie et l'appel au havre de paix que va pour elle constituer la mort.

Il est bon de noter les différences et les ressemblances de la pièce de Sénèque avec celle d'Euripide : la nourrice révèle à Hippolyte l'amour de Phèdre, révélation qui déclenche l'horreur du jeune homme à qui la nourrice a auparavant fait jurer de se taire. Ayant entendu les injures d'Hippolyte à sa nourrice et se sentant insultée, Phèdre décide de mourir mais veut aussi frapper Hippolyte pour son outrecuidance à affirmer sa pureté ; c'est ce qui explique la tablette mensongère attachée à sa main quand on la découvre morte, mais c'est Artémis qui révèle à Thésée la vérité après la malédiction lancée. Hippolyte revient blessé, défiguré, mourant mais pardonne à son père.

Un mot, à ce point, sur la fin de la pièce et les derniers devoirs rendus à Hippolyte : contrairement aux tragiques grecs le théâtre de Sénèque présente souvent des spectacles horribles (on peut penser aussi au meurtre des enfants de Médée) ; ici tous les détails du corps déchiqueté qu'il va falloir reconstituer morceau par morceau ne nous sont pas épargnés (voir les paroles du chœur et celles de Thésée, v. 1256-1268).

## Conclusion

Le titre de la pièce est donc bien justifié : la véritable protagoniste en est Phèdre dont il ne faut pas cependant séparer la nourrice, sa conseillère, puis sa complice, qu'elle ne maudit pas, comme chez Racine (cf. *Phèdre*, v. 1307 sqq.). Hippolyte défend la nature telle qu'il la conçoit, une nature vierge des vices de la société contemporaine, mais son *furor* contre les femmes est antinaturelle (comme le lui signale d'ailleurs la nourrice). Thésée se rapproche, lui, de la figure stoïcienne du juste souffrant : calme résolution dans cette invocation à la mort, puisqu'il doit conquérir l'éternité par son épreuve.

On a parlé du jansénisme de la Phèdre de Racine, qui a horreur de sa passion et qui éprouve avec les tortures du remords la terreur de l'au-delà ; c'est une chrétienne à laquelle la grâce a manqué. La Phèdre de Sénèque n'a pas la terreur de l'au-delà, elle y voit un havre de paix et choisit donc *librement* cette mort : telle est l'attitude stoïcienne.

## Annexe

Quelques fragments de la quatrième Héroïde d'Ovide :

Au temps que nous accueillit Éleusis, la ville de Cérès, plût au ciel que la terre de Cnossos m'eût retenue. Alors surtout (mais avant aussi) tu me plus. Pénétrant, un amour se fixa jusque dans la moelle de mes os. Blanc était ton vêtement ; des fleurs ceignaient tes cheveux ; une chaste rougeur colorait ton teint hâlé ; ce visage que les autres femmes appellent dur et farouche, au jugement de Phèdre il était mâle et non pas dur. (67-74)

Je ne dédaigne point, suppliante et humble de t'implorer. Hélas ! Où sont maintenant mon orgueil et mon verbe altier ? Ils gisent à terre. Longtemps je fus certaine de lutter et de ne pas succomber à la faute ; comme s'il y avait une certitude en amour ! Vaincue, je prie ; à tes genoux je tends mes bras de reine. J'ai désappris la pudeur. (...) Pardonne à mes aveux et dompte la dureté de ton cœur. (...) Par Vénus, qui me possède toute, épargne-moi, je t'en supplie ; (...) À ces prières j'ajoute aussi mes larmes. Les mots de prière, tu en achèves la lecture ; les larmes, imagine que tu les vois. (147 – fin, passim.)

### Monsieur Renan (1823-1892)



Photo : Adam-Salomon (vers 1870)

Ernest Renan est un écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle bien oublié aujourd'hui et pourtant, philosophe, historien, philologue, il connut un grand succès à son époque avec sa *Vie de Jésus* (1863). Bien qu'attaché au catholicisme, bien qu'il mourût en priant Dieu, dans cet essai, il présente Jésus comme une personnalité morale, supérieure, rejetant son origine divine et toute intervention du surnaturel. Ce qui lui valut une très grande quantité de lecteurs et beaucoup de critiques.

Il composa ce livre après deux voyages en Orient (Liban-Palestine puis Proche-Orient) qu'il parcourut en historien et en philologue s'intéressant aux cultures juive et musulmane (il fut captivé par le Liban) et aux faits moraux et religieux. Il fut sévère avec l'islam qu'il voyait comme un obstacle à la science, au progrès (à la marche du temps). Il écrivit : « L'islam, c'est l'union indiscernable du spirituel et du temporel, c'est le règne d'un dogme, c'est la chaîne la plus lourde que l'humanité ait jamais portée », opposant ces propos à la phrase biblique : « Rendons à César, ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », laquelle séparait le spirituel du temporel, le divin du politique.

Par ailleurs, dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* : conférence donnée à la Sorbonne en 1882, il affirme qu'une nation se fonde sur un choix, celui de « vivre ensemble », ce qui suppose un passé et des racines reconnues et acceptées pour éviter la dislocation. Mais à la différence de la conception allemande théorisée par Fichte en 1807, il n'est question pour lui ni de religion unique ni de race ou d'ethnie.

Il écrit dans la troisième partie de cette conférence :

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. [...] Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple.

S'il insiste sur le fait que « les nations ne sont pas quelque chose d'éternel, qu'elles ont commencé et qu'elles finiront », il ne semble pas considérer comme essentielle « l'unité de la langue ». Breton de naissance et de cœur, il n'a pas fait l'impasse sur la régionalisation. Alors



qu'aujourd'hui, cette unité est un pilier du concept de nation. Souvenons-nous de Camus qui aimait à dire : « Je n'ai qu'une patrie, la langue française. »

Il fut aussi un des premiers à approuver le darwinisme et il fit l'éloge de la pensée de la Grèce antique dans sa poétique *Prière sur l'Acropole* parue dans *La Revue des Deux Mondes* en 1876, puis intégrée à ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* en 1883. Il y célèbre ce qu'il nomme « le miracle grec », l'harmonie entre « la raison, la beauté et le sens du divin ».

Parmi ses aphorismes, on cite souvent celui-là : « La bêtise humaine est la seule chose qui donne une idée de l'infini. » Une phrase que feraient bien de méditer ceux qui s'arrogent le droit de peser les consciences.

---

## Les Perses

François BOURDIL

**Argument :** Xerxès, roi des Perses et fils de Darius est parti à la conquête de la Grèce par terre et par mer.

Dans son palais, le coryphée et le chœur (qui représentent le Conseil des sages) et la reine mère, veuve de Darius font son éloge et celle de son immense armée mais aussi s'interrogent : quelle issue les Dieux réservent-ils à cette aventure ?

Un messager arrive et annonce la défaite maritime de Salamine.

Plaintes et déplorations mais Xerxès est vivant.

La reine-mère invoque l'ombre de Darius.

Enfin, Xerxès paraît.

### Le coryphée

Voici les sages d'entre les sages  
Ceux que la vieillesse n'a pas désarmés  
Et qui conseillent le grand roi

A toute heure du jour et de la nuit  
Ils sont là rassemblés en silence  
Dans une attente infinie

Ils cherchent des mots d'espoir  
Et se heurtent au doute  
Ils ont peur pour le grand Roi  
Et aussi de cette lointaine Grèce  
Qu'encerclent des eaux dangereuses  
Et de son peuple guerrier  
Né entre mer et montagne  
Et dont la ruse et la férocité  
Prospèrent jusqu'à nos rivages

Il est grand, Xerxès  
Mais il est homme  
Et nul homme ne rivalise  
Avec son destin  
Et même les Dieux souriants  
Feignent d'ignorer  
La loi qui les frappe et les entrave  
Comme l'oiseau du ciel  
Comme l'arbre au tronc massif  
Comme la pierre sans âme

Eux, pourtant immortels  
Et hors de nos souffrances  
Et de nos peines  
Voici les sombres guerriers  
Voici les chars

Et voici les vaisseaux  
Et tous ces rois qui portent  
Sur le visage  
L'éblouissement du grand Roi

Xerxès que rien n'arrête  
Xerxès qui trace un chemin de gloire  
Pour ses fidèles

Pour Imaïos à l'arc redoutable  
Pour Sosthanès aux cavales de feu  
Pour Arkteus aux triples attelages  
Et pour le Lydien que le plaisir consume  
Et qui au seul bruit de ce nom  
Xerxès, maître de l'empire du monde  
Saisit son armure et ses armes  
Et serre les rangs  
Dans cette foule innombrable  
Qui emporte avec elle  
La toute puissance  
Et mille promesses de victoire

Mais voilà les femmes mais voilà les mères  
Mais voilà les enfants  
Qui fixent l'horizon vide  
Le cœur pris dans un étau d'angoisse  
Dans l'urgence d'un premier signe  
Comme un de ces vents  
Qui couvre la terre  
D'une pluie fertile  
Et disperse ses semences de joie  
Sur un sol encore sec et aride

### Le chœur

C'est un bien autre vent  
Qui traverse la terre

Il n'a pas encore de nom  
Mais il porte une nuée d'hommes  
Vaillants comme le feu  
Qui triomphe de tout  
Et couvre de cendre  
Ce qui s'oppose à sa rage

Il calcine les forteresses  
Et renverse leurs remparts  
Il liquéfie le bronze des épées  
Et enserre de ses griffes brûlantes  
Celui qui se croit invincible  
Et le lâche qui fuit  
Trempe par la sueur de la honte  
Et qui mourra plus loin

Car on n'échappe pas à Xerxès  
Qui a dompté l'étalement des eaux furieuses  
Et fait de l'Asie et de la Grèce  
Un seul et même rivage

Mais pour les Moires  
Sombres et muettes  
Il n'existe pas de lien indissoluble  
Et la gloire même est pour elles  
Un jeu sans vainqueur

Alors, regardons encore  
Ce ciel qui ne nous dit rien  
Et qui se voile d'indifférence  
Ou d'un bleu si pur  
Qu'il nous écrase  
Comme la voûte d'un palais invisible

Ne tournons plus nos regards  
Sur nos villes désertes  
Et sur nos campagnes  
Comme des friches

Notre jeunesse a pris les armes  
Et seules les femmes pleurent  
Sur leur foyer éteint  
Et sur leur maison  
Comme un coffre  
Dont le trésor a disparu.

Reviendront-ils  
Ces fils bouillants  
Du sang de leur père  
Et âpres au combat  
Jusqu'à la mort ?

Faudra-t-il pour eux  
Qui ont connu  
Toutes les ivresses de la conquête

Et ses blessures navrantes  
Faudra-t-il  
Revêtir un vêtement de deuil  
Et entonner des chants funèbres  
Qui briseront nos cœurs  
Et feront de nos âmes  
Un fluide morne et languissant

Comme la brise de mer  
Qui s'étouffe  
Et encalmine le vaisseau  
Petit bout de bois  
Fragile et encore intact  
Flottant sur les abysses  
Qui l'aspirent déjà  
Au fin fond  
De ses ténèbres amères ?

### **Le coryphée**

Il est temps de venir  
En ce lieu  
Fouiller l'avenir  
Comme on fouille  
Un horizon obscur

C'est à nous  
Les sages d'entre les sages  
De deviner ce qui sera

Car la parole a des ailes légères  
Et vole au-delà des eaux  
Au-delà des terres  
Comme si le sablier des heures  
Les à-pics, les plaines et les routes  
N'étaient qu'une illusion  
Le fruit de nos peurs  
Et le châtement de nos misères

Nous qui sommes  
Plus petits que nos rêves  
Et enchaînés à la caverne  
Du simulacre et du doute

Pesons aussi le présent  
Qui nous aveugle  
D'une confusion sans pareille

Il se repaît de signes  
Qui ne veulent rien dire  
Et son brouillard  
Nous prend à la gorge  
Acre et visqueux  
Comme un philtre de mort

Mais voici que paraît la Souveraine !  
La lumière du grand roi  
Epouse de Darius  
Qui n'a jamais failli  
Et qui des Perses fut le plus grand

Dompteur de royaumes  
Père de concorde  
Et de prospérité  
Enchanteur de nos vies  
Frêles et frivoles  
Et maintenant orphelines  
D'une magnificence  
Et d'un pouvoir  
Absolus et magnanimes

Oh ! Qu'as-tu à nous dire  
Reine des reines ?  
Étoile de Darius  
Aux mille royaumes ?

### **La reine**

J'ai peur  
Mon sang se glace  
L'héritage de Darius  
Mon époux  
Est comme un joyau  
En place publique  
Offert aux mains avides

Et elles sont nombreuses  
Celles des princes comme des rapaces  
Qui errent d'une proie à l'autre  
Oublieux de tant de bienfaits  
Et avilis par leur soif cupide  
Et celles de la foule sans regard  
Qui se presse à nos portes  
Pleine de fiel et de convoitise  
Et puis d'autres que j'ignore  
Et qui comme des araignées venimeuses  
Ou des scorpions  
Bondiront hors de leur repaire  
Au déclin du jour  
Lorsque la veulerie  
Qui les enchaîne  
Cédera enfin à leurs fureurs  
De rapt, de meurtre et de brigandage

Cette nuit  
J'ai fait un rêve atroce  
Deux femmes  
L'une grecque, l'autre des nôtres  
S'entredéchiraient

Mon fils en arbitre  
De cette violence  
En fit un attelage  
Qui mors aux dents  
Devait s'apaiser  
Et subir sa loi

La docile Perse se soumit  
Mais l'intraitable Grèce  
Dans un élan furieux  
Brisa et les rênes et le char  
Et comme la pierre  
Qui jaillit de la fronde  
Mon fils meurtri  
Et plus faible  
Que la paille qui vole  
Et que la feuille  
Arrachée par la brise  
Connut toute la dureté du sol  
Et l'humiliation de la chute

Dans cette nuit  
Qui tordait mon cœur  
Et mon âme  
Je priai les Dieux  
Prostrée, misérable  
Comme une mère  
Qui craint pour son fils

Et je leur offris un don  
D'eau pure  
Et les tristes vœux d'une reine  
Qui voyait le sang de sa race  
Ruisseler dans l'immonde boue  
De la honte

Et oui, je pleurais  
Des larmes de tendresse  
De colère et de dépit  
Comme la veuve que je suis  
Et comme la souveraine  
Que je ne suis plus  
Et comme...

Mais en voilà assez !  
Un autre coup m'attendait  
Terrible, tout droit venu  
De ces dieux qui m'abandonnent

C'était une vision  
C'était un cauchemar  
Un aigle de son vol puissant  
Fendait l'azur  
Lorsqu'un épervier  
Gracile mais hargneux

Le mit en pièces  
Et l'obligea à fuir dans son aire  
Pour sauver ce qui lui restait  
De vie

Son rêve d'empire  
Était mort

Comme une bête que tout effraye  
Il tremblait, il gémissait  
Et d'un œil peureux  
Il voyait s'ériger entre lui  
Et le monde vaste, éblouissant  
Un mur immense  
Comme une frontière intangible

Il était proscrit, banni  
Et pour les siècles à venir  
Pour dix mille lunes  
Et pour dix mille soleils  
Il serait le profane  
D'un temple,  
Qui ne lui ouvrirait plus jamais ses portes  
Car l'univers, l'univers  
Au-delà de la barrière des flots  
Et des montagnes brumeuses  
Serait pour lui, à jamais  
Un sanctuaire interdit

### **Le coryphée**

Reine, les faux présages abondent  
Quand le cœur erre  
Entre deux songes noirs

invoque plutôt Darius  
Parmi les héros infailibles  
Et qu'il nous éclaire  
Comme un puissant fanal  
Sur une eau trouble

Ne renonce pas à l'espoir  
Qui nous sauve des écueils  
Et sache que le port  
Est la récompense de la foi

Emprunte donc le sillage du vent  
Car la rive approche  
Et je la vois qui brille comme neige  
Sur un rocher plus sombre  
Que la suie

### **La reine**

Vieillard, qu'il en soit selon ton vœu !

Mais quelle étrange cité  
Que cette Athènes  
Qui chaque jour  
Accompagne la mort du soleil  
Si loin de nos terres  
Si loin de nos vies !

A-t-elle une armée  
Immense, redoutable ?

### **Le coryphée**

Non, ses soldats  
Tiendraient sur un arpent  
Mais ils poussent  
Sur un tel sol  
Que la sève qui les irrigue  
Les enflamme

### **La reine**

Les flancs de leurs montagnes  
Où s'assemblent leurs troupeaux  
Charrient-ils en abondance  
L'or, l'argent et tous les somptueux bijoux  
Qui fermentent  
Dans l'obscurité souterraine ?

### **Le coryphée**

Oui, et c'est ce qui nous tue

De fiers vaisseaux  
Sont nés de ce trésor  
Que des dieux hostiles  
Ont expulsé  
Au grand jour  
Comme la pierre du volcan  
Ou des gouttes d'eau cristalline  
Qui jaillissent  
D'une source intarissable

### **La reine**

Ont-ils des arcs  
Semblables aux nôtres ?

### **Le coryphée**

Ils ont la cuirasse, le bouclier et l'épée  
Et s'ancrent au sol

Chaque fantassin est une tour  
Et un arbre car chaque bras  
Est enchaîné à un autre

Comme les branches entrecroisées  
D'un chêne qui dresse  
Sa toile de bronze  
Et son feuillage inexpugnable

### **La reine**

Qui les commande ?

### **Le Coryphée**

Le sang qui les unit  
Et qui n'est pas d'un esclave  
Ni d'un sujet  
Mais d'une liberté et d'une égalité  
Communes.

Reine, un messager arrive !  
Écoutons-le.

### **Le messager**

N'écoutez pas ma plainte  
Elle est comme l'avalanche  
Qui tout détruit

Elle sort de ma gorge  
Comme un flot de lave  
Et je voudrais me taire  
Et je voudrais être muet  
Comme la matière  
Qui n'a ni souffle ni sang

Mais la défaite  
Hurle en moi  
Et me dicte ses paroles  
Qui sont comme des tenailles  
Qui m'arrachent la chair  
Et les os.

La Perse est vaincue  
La Perse s'écroule !

La Perse gît  
Sur une terre étrangère  
Sans gloire ni sépulture  
Ensevelie dans les eaux funèbres  
Qui bordent la Grèce  
De leurs crêtes écumeuses

### **Le chœur**

Pleure, Perse  
Tes fils  
Qui comme une nuée  
De fers étincelants

Ont pris une route trompeuse  
Et ont fondu  
Sous le soleil mauvais  
De l'inférieure Grèce !

### **Le messager**

Ma vie est sauvée  
Mais elle ne m'appartient plus  
On me l'a volée  
Entre deux falaises  
Qui se sont refermées  
Sur nous, les Perses  
Comme la mâchoire d'un loup

Et j'y ai laissé mon corps  
Et j'y ai laissé mon âme  
Et ce que vous voyez  
N'est plus un homme  
Mais un spectre honteux  
Qui se survit  
Presque invisible à lui-même  
Entre douleur et débâcle

### **Le chœur**

Pleure, Perse  
Tes fils  
Qui comme une nuée  
De fers étincelants  
Ont pris une route trompeuse  
Et ont fondu  
Sous le soleil mauvais  
De l'inférieure Grèce !

### **Le messager**

Salamine  
Rivage infecte  
Qui ne compte plus nos morts  
Salamine  
Amas de vagues hurlantes  
Qui de leurs éperons  
Ont englouti  
Nos galères  
Salamine  
Onde grecque  
Qui ne trahit pas sa terre  
Couloir étroit  
Comme un coupe-gorge  
Tu as gagné  
Contre l'empire du monde  
Et ton triomphe  
Est celui du faible  
Contre le fort

De la mouette rageuse  
Contre l'aigle des mers  
Et seuls les Dieux  
L'ont voulu  
Et seuls les Dieux  
L'ont fait  
Car ils ont soufflé sur nous  
Comme sur une mèche folle  
Et nous voilà éteints  
A jamais

### **Le chœur**

Pleure, Perse  
Tes fils  
Qui comme une nuée  
De fers étincelants  
Ont pris une route trompeuse  
Et ont fondu  
Sous le soleil mauvais  
De l'infemale Grèce !

### **La reine**

Allons, Messenger, dis-moi  
Qui vit et qui meurt  
Dans ce désastre ?

### **Le messager**

Il me faudrait un jour  
Et encore une nuit  
Pour citer tous ceux  
Qui reposent  
Sur une terre qui les hait  
Et sur une mer qui en a fait  
Des corps flasques  
Qui roulent dans les ténèbres  
D'une écume sanglante

Artembarès n'est plus  
Ténagon n'est plus  
Et tant d'autres

Mais Xerxès vit

### **La reine**

Dieux ! Il vit  
Et c'est comme un îlot  
Dans ce naufrage

Mais d'Athènes, que reste-t-il ?

### **Le messager**

Tout  
Car on ne pille pas le vide  
Et on ne rançonne pas le désert

Quand nos armes  
Furent à sa porte  
Ne restaient  
De l'armée des Grecs  
Que quelques braves  
Qui moururent  
Comme des chênes puissants  
Que l'on détruit  
Sans les déraciner

### **La reine**

Mais nos vaisseaux ?

### **Le messager**

Ils couvraient  
La plaine liquide  
De leur coque immense  
Ils étaient  
Comme un troupeau  
Monstrueux et sacrés  
Qui n'attendait qu'un signe  
Pour ravager l'univers

On ne distinguait plus  
Les mâts, les voiles, les rames  
Il n'y avait là  
Qu'un seul être  
Dans son armure  
De bois et de fer  
Qui foulait les vagues  
Comme les grains  
D'un vin juteux et grisant

C'était une ivresse  
C'était un chant  
Que rien n'arrêterait  
Et surtout pas  
Cette flottille grecque  
Toute neuve, apeurée  
Et blottie dans une anse  
Comme dans un enclos

Mais que peut-on contre  
La ruse des Grecs ?

Un sang malin irrigue leur cœur  
Le mensonge leur sert de bouclier

Et ils tordent la vérité  
Comme une enseigne au rebut  
Que l'on plie et replie  
Et qu'enfin on exhibe dans un combat  
frauduleux

Xerxès en fut trompé  
Car pour notre malheur, il crut un Grec  
Mielleux, rampant, cupide  
Qui fit mine de livrer les siens  
Et nous poussa à une imprudence mortelle

Mille des nôtres appareillèrent  
En déferlant dans un goulot  
D'écueils et de brisants  
Et s'entredéchirèrent  
Et s'éperonnèrent  
Qui le flanc  
Qui la poupe  
Sanglants et se mettant en pièces  
Comme des taureaux  
Dans un pré  
Bordé d'abîme et de ronces

Ils périrent, tous  
Car les Grecs  
Comme des pêcheurs à leur besogne  
Prenant leur temps  
Et d'un geste ancestral  
Enfonçaient leur dard aigu  
Dans la chair déjà mutilées  
Des survivants

C'était parfois des lances et des pieux  
Mais parfois aussi  
Des bouts d'épave  
Fendus et épointés  
Qui faisaient des blessures hideuses

Reine !  
Et de cette mer  
Rougie et souillée  
Ne s'élevait plus qu'un sanglot  
Ce long phrène déchirant  
Que je porte en moi  
Comme une plaie  
Le cri de nos morts  
Et le deuil de la Perse !

### **La reine**

Mais où était donc mon fils ?

### **Le messager**

Du haut de son trône d'or  
Sur un promontoire  
Il a vu l'indicible  
Et pris de folie  
Arrache ses vêtements  
Et fuit ce spectacle terrible  
Qui en annonçait  
Un autre  
Plus terrible encore

Cette nuit, cette nuit maudite  
Devint grecque  
Tant elle nous tendit de pièges

Un fleuve gela  
Nous ouvrant un passage  
Mais le soleil qui désapprouvait  
Notre retraite  
Aiguisa ses rayons ardents  
Et disloqua notre gué  
Aspirant dans des eaux glaciales  
Nos fantassins et nos cavaliers

Ce n'est pas tout  
La famine et la soif  
Nous harcelèrent

Et c'était des squelettes  
Et c'était des moribonds  
Qui franchissaient le seuil  
De villes hostiles  
Et nous étions bien morts  
Avant d'être morts  
Comme ces vieillards qui s'obstinent  
Pour quoi ?  
Pour quelques heures  
Pour quelques jours  
Pour quelques miettes de vie  
Plus amères et pâteuses  
Qu'une gorgée de boue

### **Le coryphée**

Oh ! Zeus  
Grand Dieu des Grecs  
Qu'as-tu fait  
De nous !

Je vois la désolation  
S'étendre comme une peste  
Dans le cœur du royaume  
L'enfant pleure  
La veuve gémit



Le vieillard appelle de ses vœux  
Une mort consolatrice

Et la terre est comme un tombeau

Tout un peuple y gît  
Effaré et languissant  
Comme l'esclave  
Qui ne verra plus le jour  
Car nous sommes quoi,  
Nous ? Sans nos armes  
Notre jeunesse  
Et le tribut des villes conquises ?

Suse est en deuil  
Ecbatane n'a pas plus de larme  
Chacune partage la douleur de cette nuit  
Qui a triomphé de nous  
Comme un fléau imprévu  
Forgé dans les abîmes du ciel  
Par un Dieu contraire  
Par Zeus  
L'Implacable  
L'irascible protecteur d'Athènes  
Qui nous a enchaîné à l'Asie  
Comme une meule  
Qui tournera  
Sans cesse, sans cesse  
Pour y moudre  
Le seul grain de nos terres !

### **Le chœur**

Et Xerxès a fui !  
Et Xerxès en lambeaux  
A pris un chemin oblique  
Entre des royaumes insoumis

Les pieds en sang  
Le regard mort  
Il a traversé les déserts  
Sans les voir  
Et franchi les montagnes  
Comme les plaines  
Et c'était à chaque fois  
Comme une mer de honte  
Et de silence  
Qui l'étouffait  
Et qui, dans son remous  
Et son ressac,  
Inventait pour chaque pas  
Un nouveau chant  
De stupeur et d'angoisse

Fantassins, cavaliers, matelots

Votre âme désormais  
Se nourrit d'un sol étranger !

Elle erre entre l'olivier  
Aux courtes racines  
Qui vous refuse son ombre  
Et ces vagues meurtrières  
Qui ont vomi vos cadavres

Votre exil n'aura pas de fin  
Et on vous oubliera

Fantassins, cavaliers, matelots !

Aujourd'hui, on vous pleure  
Mais demain ce sera l'oubli

Car fantassins, cavalier, matelots  
La défaite est une plaie vive  
Qui appelle les cris !

La défaite est une plaie vive  
Qui appelle les cris !

### **La reine**

Nous le savons

Et pourtant la reine que je suis  
A pris ce matin  
Le chemin du temple  
Et dans un silence  
Qui rappelle celui d'une nuit sans étoiles  
J'ai déposé une offrande  
Humble, sans faste  
Elle n'était que de miel et de lait  
Trempés d'eau pure  
Et d'un vin écarlate  
Né d'une vigne  
Si ancienne  
Que son cep tortueux  
Rappelle les premiers âges

Enfin, d'un olivier  
A la blondeur de soleil  
J'ai glané les nobles fruits  
Que j'ai ornés d'une tresse  
De fleurs sauvages

Puis, devant l'autel  
J'ai prié  
Comme on prie  
Lorsqu'on a tout perdu

Mon chant a rejoint

Les demeures souterraines  
Et dans cet empire obscur  
J'ai sollicité le Dieu des morts  
Pour qu'il relâche  
L'âme du grand Roi, mon époux  
Darius aux mille victoires  
Darius à l'esprit clair  
Darius compatissant comme un homme  
Et généreux comme un Dieu

### **Le coryphée**

Qu'il en soit ainsi !

### **Le chœur**

Darius, écoute-nous !  
Apporte-nous  
La lumière des ombres

Nous avons perdu le soleil  
Ton royaume s'est brisé

Ton royaume s'écoule  
Comme le sable d'une dune trop haute  
La plante est morte  
Qui le retenait  
Le vent s'est levé  
Qui l'épargnait

Et elle glisse vers l'abîme

Darius, écoute-nous !  
Apporte-nous  
La lumière des ombres

Cette terre  
Est toujours tienne  
Mais la voilà  
Abattue et presque éteinte  
Qui comme une île  
Mordue des vagues et des tempêtes  
Se rétrécit de jour en jour  
Et sera submergée  
Comme ton armée  
Comme ton fils  
Comme ta gloire

Darius, écoute-nous !  
Apporte-nous  
La lumière des ombres

Tes vaisseaux  
Aux longues rames  
Sont détruits

Tes guerriers ne sont plus

Et leur tombeau  
Glauque et mouvant  
Comme un acide  
Les ronge

La Grèce, intrépide et intacte,  
Rayonne comme un soleil d'été  
Et notre cœur est en hiver  
Et nos arbres n'ont plus de fruit  
Et nos femmes sont stériles  
Seules nos larmes coulent  
Comme d'une source  
Que rien ne viendra tarir

Darius, écoute-nous !

### **L'ombre de Darius**

J'ai entendu vos voix

Elles résonnaient comme un tambour d'alarme  
Elles ont percé le roc  
Elles ont envahi le royaume des ombres  
Et j'ai repris le chemin de la lumière  
Presque contre mon gré

Là-bas, le temps est notre esclave  
Et la souffrance s'épuise  
Dans un sommeil sans rêve  
Mais me voici  
Comme ces petites lueurs de l'aube  
Que le grand jour efface

Alors, parlez  
Avant que je ne m'évanouisse  
Pour ne plus revenir

### **Le chœur**

Grand Roi  
Notre bouche est close  
Car il vaut mieux qu'elle emprisonne tous ces  
malheurs !

Libres, ils te briseraient  
Plus sûrement  
Que la haine d'un dieu

### **Darius**

Et toi, ma compagne  
Parle  
Au nom de ce bonheur

Que nous avons partagé  
Et de ce temps prospère  
Qui remplissait nos jours

### **La reine**

Mon roi, la Perse n'est plus

### **Darius**

Comment ! Est-ce un oiseau de flamme  
Qui l'a dévoré ?  
Ou un astre vengeur  
Qui a fondu sur elle ?

### **La reine**

C'est ton fils, Xerxès  
Qui pris de folie  
A sellé ces eaux que personne  
Ne dompte  
Et mit un mors  
Aux cavales de Neptune

Pour cet outrage  
Pour cette démente  
Il a été jeté à terre  
Ainsi que ton armée  
Et mille vaisseaux  
Qui périrent  
Dans les gouffres de l'Hellespont

Il n'en reste rien  
Que le souvenir glaçant  
D'un peuple qui par toi  
Fut le premier  
Et qui aujourd'hui  
Ne rassemble plus que des vieillards  
Des orphelins et des femmes  
Ivres de solitude  
Et qui agonisent  
D'une inconsolable détresse

### **Darius**

Je croyais l'oracle menteur  
Et il m'a bien puni  
La vérité est comme une flèche  
Mais seuls les Dieux  
Tiennent l'arc

J'avais foi  
En la grandeur de mon héritage  
Et me voilà dépouillé, mendiant

Et plein de honte

Je regarde ces ruines  
Ces palais ensevelis  
Ces terres brûlées  
Ces héros nus et morts  
Sur un sol dur et froid  
Et ces temples profanés

Et je n'ai pas de larmes  
Et je n'ai pas de mots  
Pour toutes ces horreurs

Je m'en retourne là-bas  
Dans ma demeure  
D'ombre et de silence  
J'y trouverai l'oubli  
Et peut-être la paix

Mais ma reine  
Il te reste un devoir

Va au-devant de Xerxès  
Et dans tes plus beaux atours  
Ne l'accable pas de remontrances  
Fais-lui sentir au contraire  
Qu'il est toujours notre fils  
Que son chagrin est notre chagrin  
Que sa défaite est notre défaite  
Et que la tendresse d'un père et d'une mère  
Ont la douceur  
D'une eau calme et profonde

### **Le chœur**

Que reviennent les jours  
Des cités d'or !

Quand la guerre était joyeuse  
Quand le sang ne coulait pas  
Et que sans peine  
Les murailles s'ouvraient comme un fruit  
Et qu'au seul nom de Darius  
Ont apprêté mille offrandes  
Car il était comme un Dieu bienveillant  
Qui de ses larges mains  
Prodiguait paix et richesse

Que reviennent les jours  
Où chaque île pavoisait à sa vue  
Où partout comme des oiseaux de mer  
Les chants suivaient son triomphe

Que reviennent les jours  
Des conquêtes raisonnables  
Chypre, Rhodes, Naxos  
Et la plus belle

La pensive Ionie  
Aux rivages délicats  
Et qui apprivoise les songes

Que reviennent les jours  
De l'antique Samos aux oliviers blonds  
De Lesbos  
La languide, la voluptueuse, la riante  
Plus claire que le sourire d'une nymphe

Que reviennent ces jours  
Qui ne sont plus

Que reviennent ces jours  
Qui lentement s'effacent  
Que reviennent nos vies  
Qu'un violent orage  
A chassées au-delà de nous- même  
Au-delà du bonheur d'antan  
Des promesses de l'aube  
Et des dons du soir

Que reviennent les jours !  
Que reviennent les jours !  
Que reviennent les jours !

### **Xerxès**

J'étouffe  
Je ne vois plus rien  
Je ne sens plus rien

Que fait donc la mort  
A me mépriser et à me punir ainsi ?

Je la supplie, elle ne m'écoute pas  
C'est vrai qu'elle est repue  
Du sang des Perses  
De ce carnage monstrueux  
Qui m'a rendu comme un fantôme  
A jamais impardonnable et errant

Mais pourquoi compter les victimes ?

Qu'elle prenne la dernière  
La seule coupable !

Celle qui a sacrifié  
Sousas, Pelagon, Dotamas,  
Masistras, Atembarès  
Tous disparus  
Tous en exil, tous, loin  
De nos sanctuaires et de nos dieux

### **Le coryphée**

Non, roi  
Car la mort suit ses propres règles  
Elle est fille du destin

### **Le chœur**

Elle fait languir celui qui la cherche  
Rattrape qui la fuit  
Se cache dans l'ombre  
Ou étincelle dans la lumière

Elle hante nos rêves  
Mais nous épargne  
Et sans un signe, elle s'annonce  
Comme l'invité dont on ne veut pas  
Et qui pourtant s'attable  
Et nous dépouille de tout.

### **Xerxès**

Elle n'est pas venue  
Elle ne viendra pas  
Car j'ai trop peu à lui donner  
Un carquois vide  
Un char délabré  
Et le pauvre cœur d'un roi  
Vaincu.

### **Le Chœur**

Roi,  
La ville est en deuil  
La ville est en larmes

Les larmes ne réparent rien  
Mais il faut les verser  
Elles sont comme une monnaie trompeuse  
Qui enchante la misère  
Viens, Roi vaincu  
Viens, Roi au cœur déchiré  
Viens dans cette ville  
Qui t'aime encore  
Et saura te consoler.

La ville est deuil  
La ville est en larmes

Elle t'aime encore  
Et saura te consoler.

**Yannis RITSOS, *Hélène*, édition bilingue, préface et traduction d'Anne Personnaz, ÉrosOnyx Éditions, 2015.**

Un éditeur dont le sigle (EO) s'adonne de cette devise « *sua quemque voluptas trahit* » ne peut qu'attirer son lecteur ! Voici donc l'un des dix-sept monologues de l'ensemble *Quatrième dimension*, monologues théâtraux mis en scène par un metteur en scène grec contemporain qui souligne la désacralisation des anciens mythes chez Ritsos

Qui est cette Hélène ? Soyons attentifs au vrai titre (en Grec) *L'Hélène*. Ce n'est donc pas la plus belle femme du monde enlevée par Pâris, la Belle Hélène d'Offenbach ; non ; c'est la vieille Hélène qui habite dans une maison désertée, au jardin en friche et que vient voir un visiteur. Et pourtant c'est elle : « Oui, c'est moi » sont les premières paroles de ce monologue. Elle est désormais très vieille, devenue fort laide, esclave de servantes qui se moquent d'elle ou la volent ; elle est sous la coupe de ces bourreaux comme Ritsos, au moment où il écrit ce monologue, en résidence surveillée à Léros sous la dictature des colonels. Elle ne voit plus personne, donc ne parle presque plus (« peu à peu les choses ont perdu leur sens (...) de même que les mots, innocents, trompeurs (...) équivoques toujours »). Elle est là, immobile sur son lit. Devant son visiteur, à qui elle dit à plusieurs reprises de rester, elle opère d'abord une sorte de dédoublement qui lui permet une distanciation vis-à-vis du présent puis du passé nécessaire à la libération de la parole. Seule la mémoire est encore en mouvement, une mémoire incertaine et de plus en plus confuse mais qui recompose un passé encombré et s'en affranchit : « Vraiment tant de choses hors d'usage (...) elles encombraient l'espace. (...) Ah oui, combien de combats insensés, (...) combien de défaites et de nouveaux combats pour des choses en plus décidées par d'autres en notre absence ! »

La vieille Hélène veut pourtant partager avec son visiteur son secret le plus précieux, son unique trésor. Cet unique trésor, bien gardé et jamais trahi, c'est le souvenir de l'amour, de l'intimité charnelle de l'amour : « Ils étaient beaux, avec leurs grands corps puissants comme des fleuves bouillonnants (...) ; je les aimais vraiment comme si je les avais moi-même enfantés. » Et même ces souvenirs « ne sont plus troublants » ; mais au-delà d'eux « un seul retient encore un souffle qui le parcourt, il respire ». C'est le souvenir du soir où Hélène est montée seule sur les murs de Troie, « belle, inatteignable, comme immatérielle, moi qui n'appartiens à personne, moi qui n'ai besoin de personne, comme si j'étais (moi, l'indépendante) l'amour tout entier. » Elle a une fleur dans les cheveux, une autre entre ses seins, la troisième à ses lèvres « qui cache le sourire de la liberté ». C'est cette « quatrième dimension », cet « autre versant », c'est cela qu'Hélène a atteint et c'est à cette élévation de la pensée que le poète nous convie.

Evelyn Girard

**Olivier RIMBAULT, *L'avenir des langues anciennes : Repenser les humanités classiques*, préface de J. THOMAS, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2011, 183 pages.**

L'ouvrage s'ouvre sur une citation d'un papyrus grec commenté par C. G Jung : « La nature ne *doit* pas gagner la partie, mais elle ne *peut* pas la perdre. Chaque fois que la conscience s'emprisonne dans des concepts définis et trop nettement délimités et qu'elle s'enferme dans des règles et des lois qu'elle a elle-même édictées (...), la nature se manifeste avec ses exigences qu'il n'est pas possible d'ignorer. »

Cette citation illustre bien l'esprit de cet ouvrage qui constitue, dans ses différents chapitres, une longue réfutation, sous des angles variés, de l'ouvrage de Heinz Wismann et de Pierre Judet de la Combe, *L'Avenir des langues* paru en 2004. Le problème est le suivant : « dans une société de consommation et de consommation, qui vit dans l'instant plus que dans la durée, dans l'avoir plus que dans l'être et qui croit pouvoir se passer de mémoire » (préface de J. Thomas) comment assurer la survie de l'enseignement du latin et du grec ? En prenant conscience que ces langues dites mortes, voire anciennes sont, comme le suggère quelque part l'auteur, des langues *vivaces*, (non *vivantes*, soumises à la mort), c'est-à-dire qu'elles renaissent perpétuellement pour éclairer culturellement des sociétés successives. Il ne faut donc pas privilégier leur statut de langues de non-communication qui, débarrassées de cette fonction, deviendraient la base d'une éducation à l'analyse critique et à l'herméneutique. Contrairement à cette attitude (celle de *L'Avenir des langues*) il faut adopter une pédagogie vivante des langues anciennes dans le sens qu'envisageait déjà Henri-Irénée Marrou prônant la « communion fraternelle entre sujet et objet », reprenant d'ailleurs une phrase de St Augustin : « *nemo nisi per amicitiam cognoscitur* ». Or *L'Avenir des langues* ignore cette dimension émotionnelle, la pensée est privilégiée au détriment de l'intuition et de la sensation. C'est ignorer (et, en fait les auteurs l'ignorent vraiment) la complexe réalité scolaire d'une part et celle du psychisme humain d'autre

part. Or la compréhension d'un texte relève de l'intuition (cf. le sentiment que procure un poème ou toute œuvre artistique) ; la traduction, elle, relève de l'interprétation.

Il faut donc rendre à l'enseignement des langues anciennes leur caractère primordial, celui de l'oralité, en rendant les élèves sensibles à la dimension sonore des textes à laquelle on peut associer la gestuelle, redonnant ainsi aux textes la fonction qu'ils avaient à l'origine. Mais pour obtenir ce résultat il faut évidemment un apprentissage élémentaire de la grammaire ; les connaissances acquises passant à l'automatisme, la lecture cursive devient possible. Voilà une remarque en contradiction avec les textes officiels où l'élève doit découvrir, tout seul, dans des textes authentiques qu'il ne parvient presque pas à déchiffrer, la valeur grammaticale de tel ou tel cas ou de telle tournure (l'ablatif absolu par exemple).

Impossible de détailler les différentes critiques faites aux pratiques pédagogiques de l'enseignement actuel ; mais retenons quelques remarques avec lesquelles nous sommes en plein accord : l'importance essentielle de la relation maître-élève mettant en jeu les sentiments et les sensations de l'un et de l'autre, apprentissage vivant du latin et du grec (par le théâtre scolaire par exemple qui fait jouer tout le corps).

Pour illustrer ses propos, O. Rimbault présente dans des annexes l'historique de l'enseignement des langues anciennes (Comenius, au XVII<sup>e</sup> siècle présente le premier manuel scolaire illustré) jusqu'à l'approbation de *L'Avenir des langues* par l'Inspection générale des Lettres car le livre « a le courage de réinstaurer les langues classiques dans leur statut de langues mortes » (!).

Pour finir et pour prouver que le latin illustre toujours la sensation et l'imaginaire, O. Rimbault nous offre quelques poésies néo-latines personnelles, où l'auteur confie qu'« écrire des vers aide à redécouvrir (...) les rythmes et la musicalité associés au signifié des mots », jusqu'à mettre en vers latins un poème de Rimbaud (homonymie des patronymes oblige !) « Sensation », « hommage à toutes les formes de *carmen* ».

Evelyn Girard

**Jean-Nicolas CORVISIER, *Bataille de Chéronée, printemps — 338, Philippe II, roi de Macédoine et le futur Alexandre le Grand*, Éditions Economica, 2010, 150 pages.**

La bataille de Chéronée qui vit Philippe II, le père d'Alexandre, triompher d'Athènes et de ses alliés et marquer ainsi le triomphe de la Grèce du Nord sur celle du Sud et du Centre, marque une rupture et reste une des batailles décisives de l'Antiquité, une bataille qui, pendant des siècles et par le truchement d'une historiographie faussée, fut considérée comme ayant signé la mort des libertés grecques.

Avant de nous en faire une description stratégique extrêmement détaillée (forces en présence, armement, commandement, cartes montrant la nature du terrain et les différentes étapes de la bataille), description d'autant plus méritoire que l'on ne dispose d'aucun témoignage précis contemporain, et c'est ce qui fait l'objet du chapitre IV, J.-N. Corvisier s'attache aux préliminaires politiques de cette bataille qui fut « un révélateur de l'état de la Grèce en 338 ». Le conflit existe entre, d'une part, la Grèce du Sud et du Centre et d'autre part la Grèce du Nord et la lutte pour l'hégémonie a débuté dès le lendemain de la seconde guerre médique. Après Salamine Athènes avait acquis son statut de grande puissance ; Sparte, puis Thèbes, après la paix d'Antalcidas en 386 avaient joui, tour à tour, de cette hégémonie. Pendant ce temps la Macédoine connaît une expansion due à ses exportations de bois et à l'exploitation de ses mines, mais sa faiblesse militaire reste grande. En contrepartie le régime politique, la monarchie, est solide depuis des siècles. Toutefois c'est Philippe II qui, par une politique obstinée de conquêtes, de maîtrise de ses côtes notamment, mais faisant preuve surtout d'« une véritable vision géostratégique », prépara son pays à la victoire : c'est ainsi que son intervention dans la troisième guerre sacrée lui assure la domination sur la Thessalie.

J.-N. Corvisier, détaille à la veille de la bataille la formation de chaque armée : la phalange hoplitique traditionnelle dont il suit l'évolution, le rôle de la cavalerie et des peltastes dans l'armée de la Grèce du Sud et du Centre ; côté macédonien la phalange, qui a la supériorité des sarisses (entre 5 et 6 mètres !) sur les javelots (1,50 m) des hoplites et, pendant le combat, l'intervention de l'« ordre oblique » (pp. 68-69) et, en plus, la stratégie de la fuite simulée.

Dans le chapitre V, nous trouvons une analyse de la situation après Chéronée : la modération de Philippe II envers les Athéniens et la décision qu'il prit d'unir dans une grande confédération les États de la Grèce continentale et certaines îles, confédération qui laissait à Philippe II la liberté de navigation et surtout assurait ses arrières lors de la grande expédition qu'il projetait en Orient (et ne put accomplir puisqu'il fut assassiné deux ans après Chéronée ; ce fut Alexandre qui s'en chargea).

Le dernier chapitre (« Chéronée face à l'histoire ») nous rappelle les interprétations fausses de cette bataille (interprétations dues surtout aux vaincus !) et cherche à établir un jugement plus exact : elle apparaît

comme « l'archétype des batailles hellénistiques », qui supposent « une stratégie et une tactique, (...) l'emploi de la ruse ou du stratagème auparavant décriés (...) mais dorénavant acceptés et recherchés ». Chéronée représente donc essentiellement le passage d'une époque à une autre.

L'ouvrage se termine par quelques textes sur la bataille, une abondante bibliographie et des index des noms de personnes et des lieux.

Livre savant donc, qui redresse les idées toutes faites que, pendant des décennies pour ne pas dire des siècles, les historiens ont infligées à leurs lecteurs. La lecture en serait très attirante si elle n'était gâtée par nombre de coquilles (fautes de frappe, orthographe), de phrases boiteuses ou même incompréhensibles (voir, entre autres, la citation de Démosthène p. 63) ; c'est malheureusement la maladie de l'époque actuelle : mais où sont les correcteurs d'antan ?

Evelyn Girard

**J. de ROMILLY et M. TRÉDÉ, *Petites leçons sur le grec ancien*, 175 p., Éd. Stock, 2008.**

« Inspirer le désir de découvrir la langue qui a contribué à l'éclat de la littérature grecque antique, tel est le souhait des auteurs de ce livre », nous dit la quatrième de couverture, à laquelle répond la citation du début du livre, celle des deux vers célèbres de Chénier :

Un langage sonore aux douceurs souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines

Les deux premiers chapitres du livre rappellent ce que l'on a, de nos jours, tendance à oublier : la langue grecque a fait preuve, depuis la plus haute antiquité, d'une vitalité étonnante, se répandant, sans jamais avoir été imposée par une autorité politique, dans le monde entier. Installés d'abord par petits groupes en Méditerranée orientale, puis jusqu'à la Mer noire, les Grecs fondent bientôt partout des villes plus ou moins importantes et, chaque fois, leur langue s'impose. La multiplicité des fondations, des « colonies » (au sens antique du mot) crée une sorte d'unité dans le monde ancien, unité culturelle qui s'affirme avec l'hégémonie d'Athènes. Les différents dialectes se fondent alors en une seule langue au nom symbolique, la *koinè*, langue *commune*. Les campagnes d'Alexandre, ensuite, étendent l'hellénisme vers l'Orient le plus lointain et des traces en ont été découvertes récemment non seulement au sud de l'Égypte mais en Afghanistan et en Inde. Quand la puissance grecque cède à la puissance romaine, la diffusion du grec ne s'arrête pas pour autant et les auteurs rappellent la formule fameuse, « La Grèce vaincue vainquit son farouche vainqueur » : les Latins cultivés parlent tous le grec et l'empire romain diffuse la langue et la culture grecques. On peut ici regretter (mais il y sera fait allusion plus loin) qu'on ne signale pas le rôle des premières communautés chrétiennes qui, en essaimant en Asie Mineure, en Égypte, en Grèce et à Rome, contribuèrent grandement aussi à cette diffusion. Par le biais du latin, bien des mots de nos langues modernes viendront du grec. Après une période néfaste qui suit la chute de l'empire romain, le grec reprend vie, paradoxalement, après la chute de Byzance en 1473 : les Grecs émigrent en Occident et le premier professeur à Paris fut un certain Georges Hermonyme de Sparte arrivé dans la capitale en 1476. La connaissance du grec se répand (Érasme, Budé, les frères Estienne ; traduction de Plutarque par J. Amyot) et la toute récente découverte de l'imprimerie contribue à cette diffusion. De nos jours nous savons ce qu'il en est : l'organisation de l'enseignement laisse de côté l'étude des langues anciennes ; il faut espérer néanmoins que, de ce nouveau moyen âge, le grec se rétablira assez vite comme au XV<sup>e</sup> siècle, car le désir de découvrir le grec ancien existe toujours ; et pourquoi ? par les qualités de la langue sans doute, mais qualités au service d'une littérature dont elle a contribué, à son tour, à la qualité et à la richesse éternelle.

Ces qualités sont l'objet d'étude du deuxième chapitre, qui insiste sur l'enrichissement de la langue au fil des découvertes de la pensée grecque ; c'est peut-être le cas d'autres langues, mais ici on assiste au passage d'une langue simple et directe pour exprimer les sentiments les plus variés (l'épopée) au vocabulaire beaucoup plus riche et nuancé du lyrisme et des débuts de la philosophie : de Sappho à Pindare en passant par Empédocle, la variété des genres renouvelle totalement la langue. Inutile d'insister sur l'âge d'or du V<sup>e</sup> siècle : tragédie, comédie, histoire, rhétorique,

philosophie politique et morale, la langue s'adapte à cette explosion de nouvelles formes littéraires. Le IV<sup>e</sup> siècle marque une autre étape avec l'apparition de valeurs nouvelles et, donc, de mots nouveaux ou chargés de significations nouvelles : « douceur, indulgence, pardon » prennent des occurrences plus nombreuses et, grâce à l'extension des communautés chrétiennes (Paul parlait grec) des significations nouvelles : ce que l'on peut constater dans le Nouveau Testament, écrit tout entier en grec, chez les Pères de l'Église et les écrivains chrétiens.

Les chapitres suivants se consacrent à l'examen propre de la langue : supériorité d'une langue à flexions où, grâce à leurs désinences, les mots importants peuvent être mis en valeur : exemples du premier vers de l'*Illiade* et du premier vers de l'*Odyssée* ; distinction rigoureuse des genres que ne traduit plus en français que le choix de l'article : ainsi *poièsis/poièma* qui ont un sens très différent en grec (action et résultat de l'action) ont donné en français deux mots à peu près synonymes : *poésie/poème* (chap. 3). La composition et la dérivation contribuent, grâce aussi à l'imagination des poètes, à enrichir le vocabulaire : un bon exemple en est la richesse du suffixe en *-ikos* (chap. 4). Le chapitre 5 se penche sur les nuances extrêmement délicates de la notion d'aspect, si différente de notre distinction chronologique — et cartésienne — des temps de verbes, sur l'expressive distinction entre l'aoriste et le parfait, sur l'emploi des voix active et moyenne (en en donnant un exemple amusant : celui de *gaméô/gaméomai* dans la bouche de Médée pp. 103-104). Il suffit de donner le titre du chapitre 6 pour en comprendre l'étude : « l'art d'interpréter l'intraduisible » (il s'agit des particules) ; le chapitre 7 fait leur place aux comparaisons, métaphores, et images et leur traitement différent selon les auteurs (les poètes lyriques, les tragiques, Platon). Le dernier chapitre insiste avec raison sur la survie du grec en français : l'abondance des termes qui viennent du latin mais que celui-ci avait empruntés au grec. De nos jours le vocabulaire médical fourmille de mots grecs, mais nos activités quotidiennes aussi, de la *téléchirurgie* (trois mots grecs !) aux *acronymes* qu'il faut savoir *décrypter* ou à la nourriture *bio*.

Ce livre remplira-t-il son objet ? Honnêtement on peut en douter car à ces « leçons de grec ancien » ne seront sensibles, nous semble-t-il, que ceux qui ont déjà tâté du grec ancien ; mais, comme l'on sait, ceux-là ne regrettent jamais d'avoir étudié le grec ; comptons donc sur eux pour commenter ces leçons et faire renaître chez autrui, notamment auprès des jeunes, le désir de connaître le langage des dieux.

Evelyn Girard



FORMULAIRE D'ADHÉSION ET DE RÉ-ADHÉSION

**Il est également possible d'adhérer en ligne.**

**L'adhésion comprend l'abonnement à la *Lettre de l'APLettres*.**

- tarif normal: 15 €**
- stagiaires, contractuels, retraités, chômeurs: 10 €**
- étudiants: 5 €**
- soutien: 20 € et au-delà**

**Nom :**

**Prénom :**

**Adresse postale :**

**Adresse électronique :**

**Établissement :**

Formulaire et chèque à envoyer à

**Sylvie NOURRY-NAMUR  
54, rue Damrémont  
75 018 Paris**

**[www.aplettres.org](http://www.aplettres.org)**

**[apl@aplettres.org](mailto:apl@aplettres.org)**

**Retrouvez l'APLettres sur Facebook et Twitter**